

# PORTE-FEU

*«Va, et persuade les vagues de la mer de ne plus déferler.  
Tu n'auras pas moins de peine à me persuader moi-même».*  
*Prométhée enchaîné répondant à Hermès.*  
*Eschyle.*

*Je n'avais jamais pardonné à celui qui m'avait enchaîné dans le Caucase. La mort de l'aigle qui me dévorait le foie n'apaisa pas l'amertume ressassée durant ces années de torture. Quand bien même l'aurais-je tué de ma propre main, la haine que je jurais aux Olympiens et à leur maître n'aurait pas diminué.*

*Mon âme criait vengeance.*

*Héraclès n'avait pas brisé de son propre chef les chaînes qui me faisaient prisonnier au rocher. Il avait agi sur l'ordre de son père, car celui-ci voulait, outre la renommée de son fils, connaître le secret que je gardais derrière l'enclos de mes dents. Parce que j'avais refusé de lui révéler le nom de son successeur, Zeus m'avait enchaîné et torturé des générations durant.*

*Et comment pouvais-je lui dire que ce serait par moi que sa fin arriverait ? Mieux que sa fin, celle de l'Olympe ! Car selon le destin, je devais renverser Zeus de son trône, moi, et non l'hypothétique enfant de Thétis et d'un immortel. L'oracle disait encore que mon règne ne ressemblerait ni à celui d'Ouranos, ni à celui de Chronos, ni encore à celui de son successeur.*

*L'avenir du monde était dans mes mains ; moi, Prométhée enchaîné, par mon silence je maintenais l'équilibre de l'univers et attendais que l'homme fut prêt. Quand le temps fut venu, je cédaux prières du dieu à l'égide ; je lui promettais la révélation du secret.*

*Ce faisant, je déclenchais la fin d'un monde : je détruisais les pouvoirs de l'Olympe, dépossédais les dieux de leur divinité et affranchissait les hommes du joug des immortels.*

*Je n'eus pas à forcer le destin ; il me suffit de convaincre le Dieu du ciel d'orage que les Olympiens devaient se rassembler à l'occasion de la révélation de l'oracle, sous peine de discorde. La suspicion était telle, entre eux, qu'il me suffit de leur dire la vérité : «Les dieux assoiffés de pouvoir, à l'instar des hommes de bronze, se détruiront eux-mêmes lorsque le secret leur sera dévoilé».*

*Ce fut très rapide ; chacun usa de ses pouvoirs pour annihiler ceux des autres, et en un instant, il ne leur resta rien.*

*Après l'affrontement, ils ne furent plus que des dieux déchus, des hommes pour l'éternité.*



Ils avaient pompeusement quitté les anciens locaux de la Banque des États d'Afrique Centrale par le portail grand ouvert pour l'occasion. L'immeuble moderne, prématurément vieilli par le climat autant que passé de mode, logeait aujourd'hui le Premier Ministère. Le véhicule avait plongé vers le grand rond-point puis avait grimpé, en face, en direction du centre ville. Il s'était enfin rangé devant les charrettes des marchands ambulants. L'homme blanc s'en était extirpé et avait semblé hésiter un instant, ce qui ne lui ressemblait pas. Puis, il avait promptement réglé ses achats et était retourné dans l'ombre du véhicule climatisé.

- Allons-y, dit Don Posey en claquant la portière arrière de la voiture.

- Bien, répondit le chauffeur avec application.

Don Posey avait le sentiment désagréable d'être épié. Bien sûr, les gens le connaissaient, et les passants, noirs pour la plupart, le regardaient tous discrètement ; il attirait l'oeil parce qu'il était blanc, parce qu'il était grand et parce que sa voiture était digne de celle d'un ministre. Mais d'ordinaire il appréciait d'être le point de mire. Il se permettait même quelques légers saluts et signes de tête. Non, autre chose le dérangeait, et cela lui faisait l'effet d'une pression discrète sur la nuque. A travers les vitres fermées et teintées de la voiture, il fit un tour d'horizon qui ne lui révéla que les cabanes des marchands où il venait d'acheter ses cigarettes mentholées. Il scruta la place, avec son éternel marché sauvage, son grand bar-restaurant-épicerie-journaux-musique-tabac dont la terrasse était interdite aux vendeurs à la sauvette mais où les aguicheuses "boutique-son-cul" circulaient librement. Il observa attentivement le carrefour, orange de latérite, aux feux de circulation hors d'usage. Rien d'anormal.

Le moteur japonais ronfla doucement et Bienvenu entreprit une marche arrière. Mais les roues avant étaient prises dans le caniveau rongé par les pluies de telle sorte qu'il dut forcer sur l'accélérateur. Voyant que son chauffeur oubliait de

s'assurer que la voie était libre, Don Posey se retourna. Il vit qu'un jeune noir rigolard allait passer derrière eux. Un baladeur sur les oreilles et le pas cadencé au rythme de sa musique, le garçon n'entendit pas les vrombissements de la voiture qui bondit brusquement. Don Posey cria :

- Attention !

Le piéton sauta de côté et Bienvenu écrasa la pédale de frein.

- Eh, iou wa kimi naa ? dit le noir sans perdre le sourire.

- Il a dit que tu voulais le tuer.

- Oui, patron.

Éberlué, Bienvenu venait de découvrir après des années de service que Monsieur comprenait le Foulbé ; il ne savait pas que Monsieur parlait plutôt l'anglais.

Don Posey jouissait d'une excellente réputation dans la communauté noire. On le disait bon. Il savait rester à la portée des gens, chez lui comme dans la rue, tout en conservant une certaine distance ; une certaine prestance, plutôt. C'était un homme respecté ; il avait aussi beaucoup d'argent et, disait-on, beaucoup de pouvoir. De plus, Don Posey pensait avoir un certain humour, bien qu'apparis sur le tard. Il maniait le calembour avec un peu de lourdeur, et dans le domaine de la plaisanterie, faisait feu de tout bois. Il se plaisait à confier que même son nom était une contrepèterie, mais n'en disait pas plus.

Il piocha dans son veston un cure-dent, et le mit à la bouche. C'était un bel objet de nacre qu'il avait toujours possédé. Un jour qu'il l'avait égaré, il avait mis la propriété sans dessus dessous, criant partout d'une colère fracassante comme on lui en voyait rarement. Jardiniers, femmes de chambre, femmes de ménage, gardiens, cuisiniers et cuisinières, toute la maisonnée s'était mise à quatre pattes pour retrouver le minuscule objet si précieux.

Après sa réapparition miraculeuse à un endroit incongru - le bord de la piscine - le veilleur de nuit lui avait conseillé, sur le ton de la plaisanterie, de s'en acheter tout un paquet. Don Posey avait longuement et silencieusement fixé le malheureux domestique qui s'était littéralement décomposé pour devenir tout gris de peur. A la nuit tombée, un nouveau veilleur était à son poste.

Bienvenu, tout en conduisant, se remémorait cet événement. Il n'avait jamais revu son cousin. Personne, d'ailleurs, n'avait plus rencontré l'ancien veilleur au Quartier.

Bref, Don Posey était un homme très respecté sinon craint, et depuis longtemps. Il en était allé de même pour son père et le père de celui-ci. D'aussi loin que l'on pouvait se souvenir, les Posey vivaient à Kribi. Une grande maison au milieu de plusieurs hectares de propriétés en bord de mer abritait la famille, les proches, tous les gens de maisons, qui étaient nombreux, et les chevaux.

Et les chevaux !

Don Posey avait pris la succession de son père, et semblait régner sur son petit monde comme un roitelet sur sa cour. Mais en réalité, son royaume était bien plus grand.

Le véhicule quittait les faubourgs-bidonvilles de Yaoundé. Il empruntait la route du Sud, vers la côte. Comme ils acquéraient de la vitesse, Don Posey ouvrit les vitres, s'installa confortablement et ôta ses chaussures.

Il sourit. Les choses allaient leur train. Trop lentement bien sûr, mais il avait l'habitude. Il ne pouvait espérer mieux en tout cas. Il venait de s'assurer, pas plus tard que tout à l'heure, que le Premier Ministre restait dans sa poche. La semaine prochaine il rencontrerait Biya au palais Présidentiel, à propos du neveu de celui-ci ; le jeune ministre remuait dans les brancards et Don Posey comptait sur le Chef de l'état pour le mettre soit au parfum, soit hors jeu.

A son initiative discrète la grande coalition africaine prenait donc forme. Les gouvernements civils et militaires suivaient relativement bien le mouvement. C'était un travail de longue haleine, qui lui avait coûté beaucoup de temps et d'argent ; mais Don Posey disposait largement de l'un comme de l'autre.

Après s'être offert des siècles de bon temps sur le continent africain, l'immortel avait observé le monde et s'était mis au travail. Il avait commencé par encourager l'esclavagisme en montant des tribus les unes contre les autres à travers toute l'Afrique. Puis il avait surveillé de près les colonisations, se frottant les mains de ces apports de culture matérialistes et de technologies. Jugeant le mal bien installé, il avait provoqué nombres d'excès colonialistes, fomenté les premiers troubles populaires et avait soufflé consciencieusement sur le feu. Enfin, il en avait tiré les marrons lorsqu'ils furent cuits : l'indépendance des pays africains était son oeuvre. Il avait placé ses hommes à la tête des pays au fur et à mesure qu'ils acquéraient leur "liberté", avec la consigne de rafler le maximum de richesses destinées à financer sa Grande Guerre. Il savait bien qu'une partie des impôts, subventions, aides humanitaires, etc., disparaissaient aux multiples échelons des administrations mais les plus belles parts lui revenaient toujours.

Don Posey voyait enfin le terme de son plan approcher. Son rêve allait bientôt se réaliser.

Il s'était toujours demandé ce qu'étaient devenus les autres ; ses frères, ses neveux... Autant d'ennemis. Il s'informait scrupuleusement sur événements du monde entier et avait su discerner leurs oeuvres tout au long de l'histoire. Il n'était pas dupe, mais aucune preuve n'avait jamais pu conforter ses soupçons. La fin de la guerre du Golfe, avec la défaite de Saddam Hussein, montrait que celui-ci n'était que Saddam Hussein. Le communisme et la création de l'URSS, puissance qu'il avait beaucoup enviée, lui avaient fait craindre le pire, mais pourquoi cette débâcle ? Qui se cache derrière Eltsine ? Quel est ce bordel en Yougoslavie ? Et les États-Unis qui ne profitent pas de leur avantage ; qu'attend Zeus pour écraser le monde ? Et qui construit l'Europe économique ?

Don Posey se demanda s'il n'était pas complètement largué dans sa belle Afrique noire. Il sentit qu'un frisson allait le parcourir, mais se maîtrisa. Machinalement, il remonta la vitre, soupira, et s'abandonna dans la contemplation de la forêt exubérante. De petits nuages semblables à des boules de coton quittaient l'humidité du feuillage des arbres et grimpaient vers le ciel. Il se souvint qu'il avait plu, en effet, lorsqu'il racontait ses boniments au premier ministre.



Incommodé par le sable que soulevait le vent du soir, Arès fit un geste à l'attention des femmes. Une jeune servante se dressa vivement. Elle avait quinze ans, tout au plus, et était nue hormis une parure de bijoux dont il l'avait habillée après l'avoir achetée à ses parents. Elle fit une petite révérence en passant devant le dieu, et couru rabattre les pans de toile qu'elle fixa avec des cordons de cuir. Ayant précautionneusement isolé la tente de l'extérieur, la fille rejoignit ses compagnes en s'assurant, d'un coup d'oeil, que le maître la couvrait du regard.

Arès grognait :

- Tout m'insupporte dans ce désert. Quand le foutu soleil ne me brûle pas la peau, voilà le vent ; j'attends qu'il me rafraîchisse, mais non ! Il me fait bouffer du sable.

Il se remettait mal de son échec. Il avait lâché Hussein et avait dû fuir Bagdad. Son homme de paille l'avait royalement doublé et s'était retourné contre lui. Saddam Hussein l'avait pourchassé jusque dans les montagnes du Nord ; il y avait massacré des familles suspectées de l'avoir nourri ou caché. Il le traquait encore aujourd'hui et le dieu, amer et impuissant, multipliait les précautions pour échapper au mortel.

Oubliant le sable qui crissait sous ses dents, il gronda comme une bête fatiguée et soupira âprement :

- Pff ! S'il n'y a plus d'Olympe, il y a l'ONU... Et mon père, tout content qu'on lui demande de me fiche des bâtons dans les roues, avec ses armées américaines et alliées.

Réfugié dans le nord du désert de Syrie, Arès se retrouvait avec une dizaine de domestiques, cinq chameaux, et quasiment plus aucune ressource. Sa situation devenait de plus en plus précaire. L'impasse.

Le dieu avait dérobé une somme rondelette dans les caisses de guerre, en prévision de la déroute, puis il avait attendu plusieurs semaines avant de fuir la capitale, changeant de cachette tous les deux jours. Enfin, conduit par Nuri Ali Rhazi, l'homme à tout faire, fidèlement à son service depuis plus de sept ans, il était parvenu à Mossoul. Pour accomplir ce trajet, il leur avait fallu voler pas moins de cinq voitures, un char et deux camions, qu'ils avaient caché ou détruit lorsqu'ils s'étaient retrouvés à court de carburant.

Ne sachant trop où aller, Nuri avait eu le malheur de proposer la direction de Tell'Afar, où il prétendait connaître des gens, plus ou moins proches de sa famille. Arès s'était aussitôt méfié. Il avait mis un moment avant de répondre, craignant le coup fourré. L'immortel ne faisait confiance en personne. C'était un principe qui lui avait réussi jusqu'à présent, et il ne comptait pas en changer. Bien sûr, Nuri Ali Rhazi avait eu cent fois l'occasion de le trahir dans le passé et ne l'avait pas fait. Sans doute ne mûrissait-il donc aucun projet à son encontre, mais peut-être ces gens de Tell'Afar en avaient-ils pour lui ? Le dieu avait finalement pris sa décision et avait hoché la tête :

- Allons-y !

Le chauffeur s'était tourné vers son volant et avait affiché un grand sourire, en réalité innocent, mais qui avait conforté Arès dans sa méfiance.

Ils avaient donc quitté Mossoul vers le nord-ouest. De la banquette arrière, le dieu avait surveillé la route attentivement. Ils avaient longé un aéroport qui, comme toutes les villes et le reste du pays, semblait en ruine mais fonctionnait tout de même à peu près. Les routes étaient en mauvais état, bordées de carcasses de véhicules incendiés, civils et militaires. Le tout cuisait dans une chaleur sèche et poussiéreuse.

Mais cela n'impressionnait guère Arès qui guettait une situation propice, avant d'arriver à Tell'Afar.

- On change de voiture, Nuri ! avait-il dit soudain. Celle-là me paraît convenir.

Il avait indiqué du doigt le bas côté sur lequel une voiture beige était garée, le moteur au ralenti. La portière du conducteur était ouverte et un homme urinait sur le squelette d'un camion noirci par le feu.

- Places-toi derrière lui, ça l'inquiétera moins.

L'homme avait tourné la tête et leur avait jeté un regard soucieux. Il avait reboutonné précipitamment son pantalon et contourné son véhicule par l'avant, mais lorsqu'il avait atteint la portière ouverte, Arès se trouvait déjà devant lui. De prime abord impressionné par la stature du dieu, l'homme avait semblé rassuré par la couleur de sa peau ; les blancs ne se livraient pas au vol à la tire. Arès avait profité de l'hésitation de sa victime pour lui tendre la main avec un sourire engageant et l'autre y avait répondu par réflexe. Le dieu lui avait brusquement écrasé les phalanges dans son poing, puis l'avait tiré violemment en avant et lui avait défoncé la cage thoracique d'un terrible coup de genou. Cela n'avait duré que trois secondes, pendant lesquelles Arès avait conservé son sourire.

L'homme n'était pas encore mort qu'il l'avait chargé d'un geste sur son épaule, puis avait contourné les voitures pour ouvrir la portière à côté de son chauffeur. Nuri s'était bien gardé de bouger ; il était aussi blême qu'un déterré.

Arès avait jeté l'inconnu sur le siège du passager et avait ordonné :

- Aides-moi à l'asseoir !

Le chauffeur s'était penché pour attraper le mourant par les épaules et le dieu l'avait brusquement agrippé par les cheveux en lui assenant un coup de manchette redoutable. Nuri s'était effondré dans une posture bizarre, les vertèbres brisées. Arès avait refermé la portière et contourné encore une fois la voiture. Puis il avait braqué le volant, ouvert le capot et avait arraché quelques tuyaux au hasard. Il y avait mis le feu avant de pousser le véhicule dans le fossé, et était parti calmement avec la voiture beige.

Il avait parcouru en sens inverse le trajet qui l'avait ramené aux environs de Mossoul, puis s'était dirigé vers le sud. Il avait séjourné quelque temps à Hatra, avait acheté serviteurs, femmes et chameaux, puis était reparti plus au sud encore, avait traversé l'Euphrate et était allé se perdre dans le désert de Syrie.

L'argent volé sans scrupule avait fondu comme neige au soleil.

Arès poussa un deuxième soupir qui ressemblait plutôt à un grognement. Il regarda les femmes, autour de lui, et son regard tomba de nouveau sur la fille qui avait lacé les rabats de la tente. Le dieu réalisa qu'il ne l'avait pas encore touché depuis qu'il l'avait achetée à Haditha. Il lui fit signe de s'approcher.

A peine pubère, la fille était un peu enrobée. Les cheveux, longs et noirs, coulaient jusqu'à la ceinture. Ses yeux étaient grands et verts. Ses lèvres s'ouvraient sur des dents déjà abîmées, en un rictus apeuré que le dieu appréciait particulièrement. Ses seuls vêtements étaient des bijoux en cuivre martelé et serti de pierres semi-précieuses. Un petit diadème tirait sa coiffure en arrière et de larges anneaux faisaient office de boucles d'oreille. Plusieurs colliers reposaient sur ses seins trop lourds. Une large ceinture de cuir et de métal jaune embouti serrait son ventre. Elle portait d'épais bracelets de cuivre aux poignets et aux chevilles. Son pubis était soigneusement épilé comme l'exigeait Arès de toutes ses femmes.

- Ton nom ?

- Reza, dit-elle doucement.

- Approche !

Il attrapa la jeune fille par la boucle de sa ceinture et la tira sans ménagement à lui. La brusquerie du mouvement fit trembler ses seins et ses fesses avant qu'elle ne tombe maladroitement à quatre pattes. Le dieu éclata de rire et les femmes, tout autour, lui firent écho. Arès renversa la jeune servante sur les coussins où il était assis et lui attrapa la cheville qu'il souleva pour lui écarter les cuisses.

- Elle est vierge, annonça-t-il crûment.

Reza enfouit la tête dans les coussins et le dieu la déflora sans aucune tendresse.

Fille pauvre de la capitale, et prostituée dès son enfance, Reza avait été kidnappée par un commando militaire. Jetée dans une fourgonnette et immobilisée par ses ravisseurs, Reza ne s'était pas défendue lorsqu'une femme en uniforme lui avait planté une seringue dans le bras. Elle avait perdu conscience.

Elle ne savait pas ce que l'on avait fait d'elle ensuite, mais elle s'était réveillée dans une chambre d'hôpital, avec une douleur lancinante au bas ventre. Autour de ses hanches, un pansement aussi gros que des couches pour bébé l'avait empêché de savoir ce que son corps avait subi. Un mois plus tard, la douleur avait complètement disparu. S'inspectant du bout des doigts, elle avait constaté avec un étonnement blasé qu'on lui avait refait une virginité.

Comme réveillée par les violences que lui faisait subir le dieu, la douleur l'assaillait de nouveau. Reza sentait son ventre comme s'il se déchirait. Elle eût le sentiment curieux qu'une machinerie se mettait en route dans son sexe. Soudain elle se cambra violemment, cria un horrible son rauque et son ventre explosa dans les bras du dieu.

Quelques heures plus tard, les militaires fouillaient les décombres éparpillés dans le sable. On retrouvait des lambeaux d'étoffes, des membres d'hommes, de chameaux et surtout de femmes jusque sur les dunes alentour. Ce qui avait été le campement d'Arès n'était plus qu'un grand trou que le sable commençait déjà à combler.

Sur une dune voisine, un soldat appela l'officier qui dirigeait les opérations. Les militaires se rapprochèrent et entourèrent un corps calciné qui n'avait plus ni bras ni jambes. On distinguait juste une tête difforme et un reste de tronc qui gigotaient en silence. Les moins effrayés cherchèrent à l'achever mais ne purent y parvenir ; Arès était immortel, et bien qu'il ne respirât plus depuis la veille, il bougeait toujours. Supposant qu'il s'agissait de l'homme recherché, l'officier ordonna de jeter le corps dans une caisse en métal cadenassée, et le fit porter dans un camion surveillé par quatre soldats.

Quatre jours plus tard, à Bagdad, Saddam Hussein se vit apporter une malle cabossée, comme déformée par une force venant de l'intérieur. Il chassa tout le monde, sauf une dizaine de gardes qu'il disposa tout autour de la caisse, armes braquées et prêtes à faire feu. Les charnières refusaient de jouer. Après quelques essais à coup de bottes, le tyran ordonna qu'on l'ouvre au fer à souder. Le métal chauffé à blanc commençait à céder. On entendit un cri étouffé provenant de la malle. Une odeur de chairs brûlées se répandit. Les soldats qui avaient eu vent de ce qu'elle contenait reculèrent, terrorisés. Hussein aboya un ordre, et le cercle se reforma, fusils tremblants.

La malle se brisa enfin, et après un court instant Saddam Hussein s'approcha, brisant le cercle des soldats. Il observa une minute puis sourit :

- Tu ne veux pas mourir, mon ami ?

Toutes traces de blessures avaient disparu du corps d'Arès. De curieux moignons semblaient pousser aux endroits où l'énorme déflagration avait arraché les membres. La tête avait retrouvé ses yeux, encore grossiers, ainsi qu'un semblant

de duvet sur les tempes et sur le front. Le dieu fixait Saddam Hussein qui observait le dieu. Le tyran n'arrivait pas à déchiffrer un semblant d'expression humaine sur cette grossière ébauche de visage.

Hussein avait tout compris depuis longtemps mais il éprouvait encore des difficultés à l'admettre. Il se lissa les moustaches et articula dans un murmure :

- Je vais t'enchaîner dans une sorte de pot de bronze. Et tu n'en sortiras pas après treize mois, fais-moi confiance !

De rage et de peur, Arès poussa un hurlement terrible. Les soldats effrayés tirèrent tous en même temps et Saddam Hussein cria :

- Imbéciles, cessez le feu !

Transpercé de dizaines de balles, le corps mutilé baignait dans son sang. Arès avait perdu conscience. Des soubresauts continuels l'agitaient et il se tordait convulsivement dans la malle.

Le tyran demanda l'heure. Il devait recevoir dans quelques minutes un envoyé secret du gouvernement de Grande-Bretagne. Un nommé Mr Pledge. «Encore un inconnu ; les grands de ce monde m'évitent soigneusement. Tant pis, l'Anglais attendra !»

On enferma Arès dans une caisse exiguë, de métal blindé, dans laquelle on coula de la résine, et dont on souda toutes les parois. Sur ordre du tyran et sous bonne garde, on transporta la caisse jusqu'à l'entrée d'une profonde mine abandonnée. Tout au fond du plus grand puits, on coula une chape de béton de plusieurs mètres d'épaisseur, sur laquelle on déposa la caisse, que l'on noya dans le même ciment sur cinq mètres de hauteur. Enfin, Saddam Hussein fit combler la mine, et posta des gardes.

«A perpétuité», dit-il.



Le professeur Castali était un homme adulé au village d'Arakhova, car, praticien à ses heures, les soins qu'il dispensait étaient toujours couronnés de succès. Lorsqu'on lui amenait un malade il annonçait, après une brève auscultation, s'il le guérirait ou s'il allait mourir. Il disait :

- Les Moires filent notre destin, et nous n'y pouvons rien. Même les dieux, autrefois, se pliaient à leurs pouvoirs.

Il croyait consoler les orphelins en leur adjurant d'admettre leur condition :

- La mort n'est pas une maladie ! C'est notre état ; nous naissons, grandissons, vieillissons, puis nous mourons ; nous sommes mortels !

Mais il était avant tout un théoricien de la biologie humaine. Il travaillait à longueur de journée dans sa bibliothèque, et bien souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il écrivait des traités de médecine, de chirurgie et de recherche médicale. Il correspondait énormément avec ses confrères du monde entier, qui l'appréciaient beaucoup et n'hésitaient pas à faire appel à son expérience. Il voyageait souvent, aussi, partant plusieurs semaines d'affilées aux États-Unis ou en Europe. Le cancer et le sida, le sida et le cancer, de conférences en centres de recherches, et de laboratoires en colloques ou congrès, il dispensait ses conseils et partageait l'état de ses propres travaux. Enfin, il s'en retournait à Arakhova avec une moisson de notes et de rapports d'expériences.

A chacun de ses retours en Grèce, il disait à sa vieille servante :

- Ces voyages me tuent !

A quoi elle répondait invariablement :

- Bah ! vous êtes toujours aussi jeune que quand je vous ai connu, monsieur Luciano.

Ce en quoi elle semblait bien avoir raison ; grand et beau, le professeur semblait installé éternellement dans la force de l'âge. Ces cheveux noirs et généreusement bouclés étaient légendaires en Étolie. Le professeur Luciano Castali troublait les jeunes filles et faisait loucher les futures belles-mères. Mais il vivait seul et son célibat lui convenait parfaitement ; il avait bien sûr des passions, mais discrètes et plutôt éphémères, qu'il mariait très bien avec le temps qu'il tenait à consacrer à sa profession.

Ce soir là, comme souvent après les repas qu'il prenait à une gargote du village, Luciano Castali prit sa voiture jusqu'à Delfi et alla se promener dans les ruines antiques. La lumière du couchant rasait le versant du Parnasse et jouait avec les terrasses où elle allongeait les ombres des monuments parfois restaurés. Le site, grandiose, remuait tout son être. Il traversa une haie de lauriers et s'arrêta un moment pour sentir les baies entre ses doigts. Une vague de pensées déferla dans sa conscience et le baigna de mélancolie : «Daphné, Ô Daphné... Toujours, c'est de toi que ma chevelure, de toi que ma cithare, Ô Laurier, de toi que mon carquois s'orneront...»

Dans un murmure, il articula encore :

- ... Et de même que ma tête conserve toute sa jeunesse, toi, en toute saison, porte toujours la parure de tes feuilles.

Lorsqu'il en cueillit quelques unes, il ressentit dans toutes les fibres de son corps, exagéré, le choc de la séparation des feuilles d'avec la branche. Puis, il les enfouit dans ses poches et poursuivit son chemin. Il traversa les restes du sanctuaire d'Athéna, contourna la Tholos en posant successivement et presque religieusement sa main sur chacune des colonnes relevées. Il marcha encore sur les pentes pierreuses et parvint enfin au temple d'Apollon. Il pénétra dans l'enceinte sacrée et s'assit sur une pierre déchaussée du théâtre. Il contempla les maigres cyprès, éparpillés le long des terrasses qui épousaient la courbe du versant, et se sentit un peu triste. Derrière le temple le vide était impressionnant, et

en face les autres versants grimpaient presque aussi abrupte que le Parnasse. En bas, les fumées des petits feux de bergers ou de paysans montaient toutes droites depuis le dos des collines. Sur la gauche et à mi-pente, la route goudronnée entaillait le versant et rejoignait les ruines qui jusqu'à ce siècle s'étaient contentées des visites rares des bergers.

Un bruit de pas sur la terrasse supérieure attira l'attention du professeur. Un pas solitaire. Il croisait parfois des promeneurs, le soir, sur le site, mais ils allaient rarement seuls, comme il le faisait lui-même. C'étaient généralement des couples de jeunes qui voyaient les pierres antiques comme les avaient considérées les romantiques ; c'est à dire à tort, selon lui.

Il se rappela une des rares fois où il avait rencontré une personne seule. C'était il y a vingt-cinq ans environ. Une jeune française de 17 ans, en colonie de vacance, qui s'était perdu et avait passé trois jours dans la nature. Elle était affamée et il l'avait ramené chez lui. Sa servante lui avait préparé un repas, puis il l'avait accompagnée aux autorités du village. Il se souvenait seulement de son prénom, qu'il avait trouvé amusant : Olive.

Les pas qui l'avaient surpris approchaient, à une allure qui ne sentait pas son flâneur. Luciano Castali se leva vivement sous la force d'un brusque pressentiment. Sur le gradin le plus élevé du théâtre, il vit un homme de haute stature qui l'observait.

- I'm looking for Professor Castali.

- C'est moi ! répondit-il en français.

L'homme descendit quelques gradins et se présenta en adoptant la même langue :

- Mon nom est Pledge. Je suis Anglais. Je fais du tourisme.

Luciano Castali remarqua aussitôt que Mr Pledge n'avait pas d'accent et le teint bien méditerranéen :

- Je ne l'aurais pas deviné, dit-il avec un brin d'ironie.

- J'ai vécu sur la côte d'Azur lorsque j'étais enfant. Et en Espagne aussi. Et puis, je voyage beaucoup. Voulez-vous que nous marchions ensemble ?

- Comment me connaissez-vous ? Et comment m'avez-vous trouvé, ici ?

- Je vous connais par la presse. J'ai mangé dans le même petit restaurant que vous, tout à l'heure, mais je doutais de vous avoir reconnu. Le serveur me confirma qu'il s'agissait bien de vous lorsque je le lui demandais. Je suis sorti juste après vous, et vous ai suivi jusqu'ici. Veuillez me pardonner cette audace.

Le professeur fouilla dans sa mémoire mais ne se souvint pas avoir vu un homme aussi grand dans le restaurant. Il ne croyait pas cette rencontre fortuite. Il était intrigué :

- Hm... Marchons, donc !

Ils firent quelques pas en silence.

Mr Pledge se racla la gorge et dit sur un ton plaisant :

- Sauriez-vous me dire où se rendaient, dans ces ruines, l'oracle du dieu ?

Le professeur jeta un coup d'oeil à son interlocuteur.

- Non ! répondit-il un peu trop vivement.

L'Anglais reprit :

- Il y avait un gouffre, paraît-il, sur lequel se trouvait le trépied où s'asseyait la Pythie. Je suppose qu'il était ici, au beau milieu du temple.

- Pourquoi pas ? dit Castali en haussant les épaules.

Il était de plus en plus mal à l'aise. Les deux promeneurs s'éloignèrent du temple d'Apollon en silence. Les pierres éparses formaient une sorte de labyrinthe, et Mr Pledge, allongeant le pas, s'amusa à en contourner quelques unes. Il se retrouva à quelques mètres devant le professeur et pivota sur lui-même, le regardant avec insistance. Enfin, il s'assit sur un gros bloc de pierre et, levant la tête, contempla le surplomb majestueux du Parnasse. Lorsque Luciano Castali l'eût rejoint, il lui fit signe de s'asseoir à côté de lui.

Quelques minutes s'écoulèrent lentement, puis Mr Pledge dit doucement :

- L'histoire hante ce lieu plus qu'aucun autre en Grèce ! On croirait pouvoir entendre, à travers les âges, les milliers de gorges chanter le Péan.

Le professeur fixa l'Anglais dans les yeux. Cet homme n'était pas un touriste qui faisait grossièrement étalage de sa culture, il en était persuadé, maintenant.

- Où voulez-vous en venir, Mr Pledge ?

Mais l'autre contemplait toujours le versant de la montagne :

- Je ne serais pas surpris de voir apparaître la foule venant assister aux jeux funèbres. Ici, autrefois, Apollon a combattu Python et a vaincu le monstre.

L'anglais laissa couler un silence, puis reprit :

- Mais aujourd'hui, les ruines sont si calmes... On se sent détaché du monde, des troubles actuels qui secouent la Terre...

- C'est la raison pour laquelle je vis ici. Les avatars que subit la planète ne me concernent pas, coupa Luciano Castali.

Mr Pledge se tourna vers lui et fit un sourire :

- Voilà la réponse à la question que je voulais te poser.

Le tutoiement ne surprit pas le professeur qui ajouta :

- Si j'ai tué le monstre, je suis pourtant allé me purifier en Thessalie... J'ai aussi instauré les jeux Pythiques en son honneur. Ce ne sont plus que des mythes, aujourd'hui, mais tu peux partir rassuré, je ne cherche que la paix.

Pendant un long moment encore, Mr Pledge entretint Luciano Castali de l'état du monde. Il lui détailla les projets ambitieux que quelques dieux façonnaient, et les dangers que cela représentait pour les hommes. Il lui demanda enfin quel serait le plus sûr moyen d'annihiler un immortel.

- L'atome, je crois. La fission de l'atome, répondit le Professeur en hésitant.

Les deux immortels se serrèrent la main.



Elles avaient chassé à pied toute la journée et les trois jours précédents, dans une région de forêts et de marécages. Roma était éreintée. A peine entrée dans le chalet, elle avait arraché ses vêtements et s'était affalée, nue, sur les couvertures.

Elle observait Cynthia qui tournait en rond, son arc à la main. «Cette fille n'est jamais fatiguée», se dit-elle. Cynthia Sélène jetait des coups d'oeil par le petit carreau et tapait du pied sur le mur en bois du chalet.

- Détends-toi, Sissi, dit Roma d'une voix douce.

Cynthia se retourna, les yeux brûlant d'une colère soudaine, et dit d'une voix crispée :

- Il m'a bien baisée, ce salaud !

Roma poussa un soupir. La camarade Sélène faisait allusion à Eltsine. Les deux femmes ne se connaissaient pas encore lorsque les événements de Moscou obligèrent Cynthia à se réfugier en Yougoslavie. Malgré les litanies extravagantes de son amie, et l'influence que celle-ci avait encore dans la région, elle n'avait pas bien saisi le rapport qu'il y avait eu entre elle et le Parti. Elle savait seulement que Cynthia avait joui d'un pouvoir énorme.

Roma lissa les couvertures du plat de la main, devant elle, et dit avec un sourire mielleux :

- Viens... Assieds-toi.

Cynthia ouvrit la fermeture éclair de son blouson, libérant ses seins nus, et jeta le lourd vêtement sur une chaise. Elle s'assit au bord du lit et commença à défaire rageusement les lacets de ses baskets.

- Merde ! C'est moi qui ai tout fait, là-bas ! Oulianov-Lénine et l'U.R.S.S, c'est moi ! Octobre, c'est moi ! Trotski, la Pravda et l'armée rouge, c'est encore moi, et l'assassinat de Trotski c'est toujours moi ! Tu crois que le Communisme s'est fait tout seul ?

Cynthia bascula en arrière sur le matelas, prit appui sur les épaules et leva les hanches en ôtant son short.

- Et le séminariste Djouga-machin... Qui donc l'a fait révolutionnaire, puis commissaire du peuple, secrétaire général du Parti, etc. ? C'est moi qui ai accouché de Staline !

Sa voix montait dans l'aigu. Cynthia Sélène se redressa brusquement et recommença à parcourir, nue, l'unique pièce du petit chalet.

- Je faisais même la pige à Zeus !

A ces mots, Roma leva les yeux et fronça les sourcils. Elle connaissait par coeur les jérémiades de sa compagne, mais elle n'avait pas encore entendu cette tirade-là ; la camarade Sélène avait vraiment un grain.

- J'ai tenu les rênes jusqu'à ce que ce con de Gorbatchev me fiche tout en l'air !

Roma profita d'un petit silence :

- Il n'avait peut-être pas le choix ? Dit-elle timidement.

- Il n'a pas de couilles, oui ! Il pouvait prendre exemple sur Staline.

Cynthia ouvrit la porte en bois qui donnait sur l'extérieur et la claqua aussitôt.

- Et Eltsine ! Aaah, Eltsine ! Je m'appuyais sur lui pour me débarrasser de Gorby, quand ce chien nous a fichu tous les deux au placard.

Cynthia Sélène s'assit de nouveau à côté de sa compagne allongée, et changea brusquement de sujet :

- Où sont les autres ? lança-t-elle sèchement.

- Elles ont laissé un mot sur la cheminée, répondit Roma en espérant que l'orage fut passé. Je ne l'ai pas lu.

Cynthia se leva encore une fois, et d'un bond, gagna l'âtre.

- Elles sont descendues au village, acheter de la bouffe.

- Si elles en trouvent ! En tout cas, elles ne seront pas rentrées de sitôt ; il y a des queues monstres devant les magasins.

Roma calcula qu'elle avait encore trois bonnes heures à passer seule avec son amie. Généralement les colères de Cynthia aboutissaient à des crises de larmes. A ce moment là, elle devenait tendre et cherchait la consolation auprès de ses compagnes, l'oubli. Immanquablement, cela dégénérait en caresses et en câlins. Cette pensée lui répandit une chaleur dans le ventre. Roma observa le visage de son amie et lui trouva une mine boudeuse. Elle roula sur le côté et replia une jambe.

- Viens, Sissi.

Cynthia avait les yeux humides. Elle s'approcha du lit avec une moue puérole. Roma lui tendit les bras et se saisit de ses mains. Elles se retrouvèrent toutes les deux agenouillées sur les couvertures. Roma prit le visage de son amie dans ses doigts et déposa deux baisés sur ses yeux. Cynthia soupira et se laissa aller. Roma l'allongea devant elle. Elle effleura de sa main les seins moites de son amie, descendit le long du ventre et poussa doucement les cuisses fermes. Mais Cynthia se redressa brusquement, la faisant sursauter :

- On va les chercher !

Elle enfila à même la peau un treillis de camouflage sale, chaussa des bottes militaires et coiffa ses cheveux en un chignon serré, qu'elle cacha sous une casquette de toile grise. Pendant ce temps, Roma restait affalée sur le lit. Elle avait envie de faire la gueule.

- Bouges-toi le cul ! Lui cria la camarade Sélène.

Pendant qu'elle s'habillait à son tour, Cynthia Sélène brancha le poste de communication radio. Elle composa une série de messages codés sur un bout de papier, puis consulta sa montre et régla l'appareil sur une fréquence qui était fonction du créneau horaire. Lorsqu'elle obtint le contact qu'elle cherchait, elle donna ses instructions en épelant chaque lettre du premier message. Ainsi de suite, elle sauta de fréquence en fréquence, et transmis ses ordres. Elle n'avait pas encore terminé avec le dernier message que l'on entendait déjà les premiers obus exploser sur les toits du village qui se trouvait à trois kilomètres en contrebas.

Elle coupa la radio avec une mine satisfaite, ouvrit une cantine rouillée et attrapa deux légers fusils mitrailleurs. Elle ramassa son arc et son carquois, qu'elle avait abandonné par terre en arrivant de la chasse, et les déposa dans la malle. Elle ne les prenait jamais lorsqu'elle organisait des razzias dans les villages du pays. Elle lança l'une des armes à Roma et passa l'autre à son épaule. Prise de frénésie, elle jeta sur la table une dizaine de chargeurs et commença à s'en bourrer les poches. Roma fit de même, puis les deux jeunes femmes se précipitèrent dans l'après-midi finissant.

Elles abandonnèrent la camionnette à deux cents mètres de l'entrée du village, et coururent vers les flammes. Elles se firent reconnaître, par un aboiement, des cinq militaires postés dans un camion dont la cabine était surplombée d'un gros fusil mitrailleur. Avant de reprendre la course, Cynthia Sélène leur cria :

- Tirez dans les jambes de ceux qui veulent fuir, mais ne les tuez pas ! Il en reste déjà peu.

Trois patrouilles sillonnaient la rue principale et investissaient les maisons barricadées. Des soldats enfonçaient les portes en faisant sauter les serrures au pistolet, et lançaient des coups de crosses gratuits dans les carreaux. Cynthia pensa qu'il valait mieux contourner le village et dévaliser une boutique en passant par-derrière, par les jardins.

Suivie de Roma, elle emprunta une route de terre battue qui séparait les potagers bordants les maisons chiches des premiers vergers. Elle courut encore cinquante mètres et jeta un oeil, pour se repérer, dans une ruelle à angle droit qui donnait sur la grand'rue. Le chemin où elles se trouvaient obliquait après la ruelle, de telle sorte que le croisement formait trois branches. Cynthia s'approcha d'un mur. Elle bondit, s'agrippa aux pierres du sommet, et lança une jambe de côté dans un rétablissement rapide. Elle fit signe à sa compagne de la rejoindre et plongea dans le jardin. Roma la suivit avec autant d'agilité. Au moment où son visage passait au-dessus du mur, elle entendit un grondement sourd, puis un cri étouffé et des mouvements brusques dans l'obscurité. On n'y voyait goutte ; pas de lumière, des nuages cachaient la lune. Elle sauta dans l'herbe et resta accroupie, prête à se défendre. Sur sa gauche, des halètements d'agonie attirèrent son attention.

- Naze, le clebs ! murmura Cynthia.

Roma avança la main dans l'obscurité et toucha une forme poilue. Un chien. Elle parcourut rapidement le corps du bout des doigts ; l'arrière train, le dos - c'était un grand animal - puis la poitrine encore agitée de soubresauts, l'épaule, le cou avec du sang plein les poils, une plaie profonde et qui traversait toute la gorge, et enfin, le crâne et la gueule, complètement rejetés en arrière. Cynthia l'avait égorgée au vol, à l'instant où il bondissait, et lui avait brisé le col pour qu'on ne l'entende pas. Le chien ne bougeait déjà plus.

- C'est celui de l'épicier, je l'ai reconnu, dit-elle.

Elle glissa le couteau ensanglanté entre sa botte et son pantalon.

- Merde, j'ai oublié de l'essuyer... Bon, ils doivent être quatre, dans la boutique ; les parents et deux mômes, deux garçons.

Elle se dirigea rapidement vers la maison en longeant le mur de gauche. Roma courut vers celui de droite. Le rez-de-chaussée ne s'ouvrait sur le jardin que par une porte en bois, à l'angle gauche du mur, et par une fenêtre sur la droite. Roma coula un regard par l'interstice entre le mur et les volets fermés. Elle distingua une lumière faible et acquiesça à l'attention de son amie. Les deux femmes se rejoignirent devant la porte. Cynthia indiqua la serrure. Roma régla son arme au coup par coup et y pointa le canon, pendant que sa compagne, cachée contre le mur, déboutonnait la veste de son treillis en laissant déborder généreusement ses seins.

Le coup de feu parut déchirer la nuit malgré les bruits et les cris de la grand'rue. Roma enfonça la porte d'un coup de botte et se jeta de côté. Cynthia ramassa un petit banc en bois qu'elle lança dans la maison. Elle entendit un cri de surprise étouffé et se précipita ; un homme se redressait, revolver à la main. Il eût une seconde d'hésitation à la vue de la poitrine nue de Cynthia. Une seconde de trop ! Il reçut un violent coup de botte entre les jambes qui le plia en deux. A genoux, il vomit aussitôt. Roma lui assena un coup de crosse sur la tempe, et il s'écroula pour ne plus bouger.

La porte ouvrait sur un couloir étroit qui donnait dans la boutique. A droite, derrière un maigre escalier qui grimpait au premier, un chambranle sans porte débouchait dans la pièce d'où provenait la lumière. Cynthia s'en approcha d'un

bond. Elle tira une longue rafale à l'aveuglette, vers le plafond, puis s'engouffra dans la pièce. Elle assomma les deux enfants paralysés de terreur et gifla la femme, qu'elle confia à Roma.

Après avoir fait le tour du rez-de-chaussée, de la boutique et de l'étage, elle revint dans la pièce. Elle y trouva son amie qui finissait de ligoter le père et ses deux fils, tout en maintenant son arme pointée sur la femme.

Cynthia passa dans la cuisine, et revint avec une cruche pleine d'eau qu'elle versa sur le visage de l'homme et des gosses pour les réveiller. Lorsqu'ils eurent émergé, elle attrapa la femme par les cheveux et la bouscula contre le mur. Elle lui lia les bras dans le dos et sortit son couteau, noir du sang du chien. La femme hurla. L'homme et les enfants se mirent à crier à leur tour, mais Roma calma tout le monde à coups de pieds dans les côtes. Cynthia passa son couteau sous le chemisier de la femme, et déchira la boutonnière d'un violent coup de lame en arrière. Elle arracha les lambeaux du vêtement, puis glissa la pointe de son arme entre les seins et le soutien-gorge qui subit le même sort. La poitrine de la femme s'affaissa. Cynthia recula en faisant une mine déçue. Elle dit lentement :

- Retire ta jupe, grosse vache.

Les yeux écarquillés, la femme ne bougea pas. Ses lèvres tremblaient sur des mots qui ne voulaient pas sortir.

- Bon. Je vais le faire moi-même, dit Cynthia en s'avançant de nouveau.

Cambrée, les seins exhibés presque agressivement, elle se colla contre la poitrine de la femme, glissa la lame de son couteau sous sa jupe et la troussa lentement, la pointe dirigée vers le haut. Quand la femme sentit le fer appuyer sur son ventre, elle voulut crier, mais Cynthia passa son bras derrière la nuque crispée et écrasa ses lèvres sur les siennes. Elle se rangea sur le côté, et, sans cesser de l'embrasser, ouvrit d'un geste vif le ventre de sa victime jusqu'au plexus.

Les hurlements reprirent. Roma ne put faire taire les enfants et leur père qu'en les assommant complètement. Cynthia maintint son baiser jusqu'à ce que les viscères de la femme se soient complètement déversés sur le tapis, après quoi elle lâcha la suppliciee qui s'écroula, morte, sur ses entrailles. Elle enjamba la femme et se laissa tomber dans un fauteuil. Elle dit, d'une voix rauque :

- On emmène ces trois-là.

- Pour la chasse ! Ajouta Roma avec un grand sourire.

Elles bâillonnèrent les trois prisonniers et les transportèrent jusqu'au fond du jardin, au pied d'une porte verrouillée de l'intérieur. Roma déposa le plus âgé des deux enfants et dit en plaisantant :

- Je me le ferais bien, ce mignon-là !

- Si un jour, je m'aperçois que tu n'es plus vierge, je te tue, répondit Cynthia sérieusement.

Roma pensa à la mort d'Hippolyté - curieux surnom - que Cynthia avait assassiné il y a deux mois. Hippolyté avait été la plus proche amie de la camarade Sélène, à Moscou. Elle avait fui avec elle jusqu'à Kiev, puis en Roumanie d'où elles avaient remonté le Danube vers la Yougoslavie. Lors d'une partie de chasse à l'homme, Cynthia avait surpris Hippolyté à cheval sur son "gibier", qu'elle violait avant de l'abattre. Elle les avait égorgés tous les deux et les avait abandonnés sans autre forme de procès. Elle avait interdit, dans sa colère, que ses compagnes ne l'enterrent. «Qu'elle pourrisse sur lui !» avait-elle hurlé les yeux pleins de larmes et de feu.

Roma baissa la tête devant le regard de sa compagne. «Elle est timbrée, complètement folle... Danger !» pensa-t-elle.

- Va chercher les filles ! Envois Lisbeth et Maria prendre la camionnette, et reviens avec les autres. On vide l'épicerie de tout ce dont on a besoin.

Les enfants et leur père passèrent la nuit enfermés et ligotés dans la camionnette, avec le butin de provisions et de mauvais vins volés dans la boutique. Cynthia ordonna à Roma de monter la garde autour du chalet, pour la première moitié de la nuit, et entra dans la bâtisse avec Maria, Rietta, Lisbeth et Maja. Elle lui faisait payer la plaisanterie de tout à l'heure. Pleine de rancoeur, Roma fit les cent pas pendant deux longues heures. Elle put voir, en passant devant le carreau, les cinq femmes qui s'en donnaient à coeur-joie sur le lit, et cela l'enrageait à chaque fois un peu plus. Elle pensa aux prisonniers et s'approcha à pas feutrés de la camionnette. Ça gigotait à l'intérieur. Elle ouvrit vivement la porte et vit les deux enfants assis l'un contre l'autre, parmi les victuailles au fond de la cabine. Leur père se tenait debout en équilibre contre la vitre du côté, pieds et poings liés.

- Couché, toi !

Elle le renversa d'une bourrade. L'homme tomba brutalement dans un cri étouffé. Roma jeta un oeil vers le chalet et n'hésita pas longtemps ; elle grimpa dans le camion, sortit son couteau et tua proprement le père et l'enfant le plus jeune. Puis elle bascula l'aîné sur ses épaules. Au-dehors tout était calme. Roma s'enfonça dans l'obscurité de la forêt avec son fardeau.

Un instant après qu'elle eut disparu, Mr Pledge sorti de l'ombre et s'avança prudemment vers le chalet. Il coula un regard rapide à travers la fenêtre, puis s'avança vers la camionnette. Il ne toucha rien, laissa les cadavres là où ils se trouvaient et redescendit vers le village saccagé.



Officiellement, Mlle Partane était conseillère à l'Élysée, mais François Mitterrand savait qu'elle était bien plus que cela. Ne serait-ce parce qu'elle évoluait dans les mêmes lieux depuis le début du mandat de Giscard, indifférente aux

flux et reflux de la politique Française, et, curieusement, toujours dans les mêmes fonctions. Force lui était de constater que Mlle Partane était inévitable. Au fait de tous les événements intérieurs au Pays, et même parfois, bizarrement, des plus anodins, elle était informée de tout ce qu'il se passait en Europe et dans le monde entier. Elle épluchait tous les télex des nombreuses agences de presse, dépêches qu'elle recevait sur un terminal lui permettant toutes sortes de traitements. Elle passait des soirées entières dans son bureau, triant, indexant et bâtissant liens et références croisées sur les bases de données qu'elle alimentait, connectée à de multiples serveurs d'informations via un modem.

Elle entretenait de nombreuses relations avec ses homologues à l'étranger ; États-Unis, Grande-Bretagne, Allemagne, Espagne, Suisse. Elle se déplaçait souvent dans ces divers pays, ou bien recevait ses homologues étrangers à l'Élysée.

Au début de son premier mandat, le chef de l'état ne sut pas trop s'il pouvait lui faire confiance. Mais très vite, il s'était aperçu que la question ne pouvait même pas être posée. Mlle Partane était là, un point c'est tout ! Il n'avait d'ailleurs que rarement sollicité ses conseils. C'est elle qui, de son propre chef, l'avait visité à son cabinet dès le mois d'avril quatre-vingt-un, en revenant d'un voyage aux États-Unis. Elle l'avait félicité de son opiniâtreté et lui avait souhaité la bienvenue. Enfin, elle l'avait mis au parfum de certaines affaires dont il n'avait pas bien saisi l'importance, ni à ce moment là, ni encore aujourd'hui.

Méfiant surtout, mais ennuyé aussi d'une telle autorité, le Président avait songé plusieurs fois à muter la demoiselle à un quelconque ministère, mais quelques tentatives lui avaient confirmé que Mlle Partane était "inamovible".

Jusqu'en quatre-vingt-cinq, François Mitterrand, fort troublé, avait mis plusieurs limiers sur le passé de sa conseillère. En cinq années, le dossier était devenu d'une épaisseur impressionnante. Et décourageante ; il apparut aux yeux du Président qu'on l'avait établi sans discernement. Quelques faits, peut-être importants, se trouvaient noyés dans un amas d'informations dont l'intérêt était franchement discutable, au point qu'il suspecta cet embrouillamini d'avoir été créé volontairement. Mais, en parcourant le dossier à ses rares moments perdus, monsieur Mitterrand avait malgré tout pu se faire une idée du parcours de Mlle Partane.

Née en quarante-neuf à Saint-Marcellin dans l'Isère, Olive Partane fut orpheline dès sa naissance car sa mère mourut en couche. Elle resta fille unique. Son père, Émile Partane, était originaire de Provence. C'était un petit fonctionnaire dans une petite agence bancaire ; un homme simple et doux qui paraissait n'avoir aucun relief, du moins sur le papier du dossier. Il était sorti de la dernière guerre avec les poumons très abîmés et ne fit pas de vieux os. A sa mort, la jeune Partane se retrouva pensionnaire à Grenoble. Elle fut une élève très brillante, disciplinée, et révéla un fort caractère et beaucoup de volonté.

Rien d'extraordinaire jusque là. Le seul fait notable de son enfance se passa pendant les grandes vacances de l'année soixante-six, année où elle obtint son baccalauréat haut la main. Lors d'un voyage organisé en Grèce, Olive Partane s'était trop éloignée de l'endroit où le car stationnait, de telle sorte qu'elle avait eut beau courir à l'appel du Klaxon, elle n'eut pas le temps de rejoindre la troupe. A cet âge-là, les moniteurs ne comptaient plus les vacanciers, surtout lors des arrêts "pipi" hors des villes, de telle sorte que l'on s'aperçut de son absence le soir venu seulement. On ne la retrouva que trois jours après, quinze kilomètres plus loin, dans les ruines de Delphes.

L'étudiante fut aussi brillante que l'élève ; école de commerce puis HEC. A cette époque, elle fréquenta une obédience de la franc-maçonnerie, mais le dossier restait discret sur ce point. Quelques années plus tard, on la retrouvait à Strasbourg, à l'Assemblée des Communautés Européennes. Elle voyagea beaucoup, parlant couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et le russe. Elle s'exprimait aussi en grec moderne et paraissait avoir des notions de grec classique et de latin. Cet inventaire impressionna beaucoup le Président qui connaissait ses propres faiblesses.

De retour à Paris, Mlle Olive Partane se promena un moment dans les divers cabinets ministériels avant de se fixer tout naturellement à l'Élysée. Elle s'y distingua par sa perspicacité, ses conseils sages et ses prévisions toujours vérifiées qui impressionnèrent Valéry Giscard d'Estaing.

Mais on lui trouvait toutefois des opinions curieuses : entre autres exemples, elle avait proposé au gouvernement d'aider Bokassa à retrouver son trône. Elle avait conseillé ne pas remettre la dette africaine, de ne pas favoriser les aides au tiers-monde, considérant, de façon apparemment malthusienne, ces gestes inutiles sinon néfastes à l'Afrique. D'autre part, son anti-américanisme de plus en plus modéré n'était pas de bon ton. A propos de curiosités encore, en voici une qui avait titillé le Président : le dossier ne décrivait aucun penchant écologiste ni aucun goût pour la nature. Pourtant Olive Partane s'était abonnée à un journal baptisé "La Hulotte", dès la sortie de son deuxième numéro au début des années soixante-dix. De plus, elle recevait ce magazine directement à son bureau de l'Élysée, comme une excentricité parmi une palette d'autres publications, telles que Libération, l'Événement du Jeudi, le Canard Enchaîné, l'Express, le Monde, le Figaro ou Minute. François Mitterrand avait retenu ce dernier détail parce qu'il s'était demandé ce que fichait une telle information dans le dossier qu'il faisait constituer.

Un bruit de parasites dans l'interphone de son bureau le tira de ses pensées. Son assistante, dans la pièce mitoyenne, eut tout juste le temps d'annoncer dans un murmure :

- La voilà...

Et la porte s'ouvrit sur Mlle Partane. Le Président l'accueillit avec un sourire car il était dans un bon jour et avait du temps. Olive Partane était une femme de grande taille, brune aux yeux tantôt gris, tantôt vert. Malgré ses quarante ans passés, on lui en donnait dix de moins. François Mitterrand était souvent fasciné lorsqu'il la voyait. Sa présence, cette impression de noblesse vraie qu'elle dégagait ! Elle n'était pourtant pas franchement jolie, il avait rencontré bien des femmes autrement belles, plus désirables... Désirable, c'était le mot ! Mlle Partane n'était pas désirable. D'ailleurs, le

dossier ne citait absolument aucune fréquentation passée ou présente. Sa conseillère était une vieille fille de quarante-trois ans qui n'en avait que trente. «Quel curieux personnage», pensa-t-il !

Il se leva, se dirigea vers un canapé et présenta un fauteuil à sa conseillère. Il espérait, en proposant une discussion "au salon", inviter Mlle Partane à l'entretenir de sujets moins sévères qu'à son habitude. Mais ce fut peine perdue ; elle lui exposa pour la énième fois ses options quant aux états Africains et à l'Europe centrale. Le Président l'écouta poliment avec ses battements de paupières coutumiers. Il se dit qu'elle allait bientôt lui rebattre les oreilles avec son cheval de bataille : «... l'action concertée économique, et armée si nécessaire - un seul commando suffirait à briser les noyaux durs -, de la France, des États-Unis, de la Grande Bretagne et de la Suisse ; les intérêts et les consciences de ces pays étant communs...» François Mitterrand ne comprenait pas un tel acharnement sur des sujets, d'une part aussi délicats, et d'autre part dont les enjeux ne méritaient pas tant de vigilance ni d'urgence.

Olive Partane poursuivait inlassablement son exposé lorsque l'interphone lui coupa la parole :

- Monsieur le Président ? Une dépêche de l'Intérieur pour Mlle Partane.

François Mitterrand voulu répondre, mais sa conseillère le devança :

- Oui. Faites entrer !

Le Président cligna des paupières plusieurs fois jusqu'à ce que l'émissaire, un jeune homme, entrât et se présentât.

- De quoi s'agit-il ? demanda le Président avant qu'il n'ait terminé.

Le messenger, apparemment très gêné, ne savait à qui s'adresser :

- C'est... Euh, un rapport commandé par Mlle Partane...

- De quoi s'agit-il ? répéta le Président.

- Ben, un rapport, et...

- Il s'agit donc probablement d'un rapport. Bien. Maintenant dites-nous de quoi il retourne dans ce rapport ! coupa François Mitterrand dont l'énervement se muait en ironie.

- C'est le compte-rendu d'un fait divers qui a eu lieu à Langon, dans les Landes. Une communauté de... de naturistes, ou quelque chose dans ce goût-là, a semé l'affolement dans un quartier de la ville... sous l'emprise d'hallucinogènes.

Le Président détourna son regard du jeune homme qui se tut sur-le-champ et lança un coup d'oeil perdu à Mlle Partane. Il fixa sa conseillère.

- Merci, vous pouvez disposer, dit-elle au porteur.

L'émissaire déposa le dossier sur la table basse, salua et s'enfuit plutôt qu'il ne sortit. François Mitterrand regardait toujours droit dans les yeux Mlle Partane qui semblait nullement incommodée. Finalement, il murmura :

- Vous vous intéressez à ces bandes d'allumés qui sèment la panique chez les bourgeois du Bordelais ?

- Panique, c'est le mot ! Répondit-elle avec un sourire.



- Oh, Pistolet ! tu émerges ?

Dans la large fourche de son vieux marronnier, un homme remua en grognant. Il fit tomber quelques branches feuillues qui lui servaient de matelas, s'assit et considéra un moment les hommes et les femmes nus qui jouaient au volley dans l'aliot gris. Ils avaient grossièrement tendu un morceau de clôture à l'aide de bouts de cordes entre deux pins, et cela faisait office de filet. Pistolet contempla les paires de seins et de fesses qui sautillaient à la poursuite du ballon et se réveilla complètement.

Il avait un peu la gueule de bois. La virée à Langon, la veille, resterait dans les annales ! Il se rappelait vaguement d'un chariot à provisions surchargé, qu'ils poussaient rigolant dans un grand magasin, de la vieille deux-chevaux écrasée par le poids des victuailles versées dans le coffre. Il se souvenait surtout, et il en gloussait encore, de la poursuite à poils des femmes sur le parking du supermarché. Il se gratta la tignasse et marmotta dans sa barbe :

- Marrant qu'on n'ait pas encore eu de pépins avec les flics.

En bas, un homme lui proposa de l'hydromel en rigolant :

- Un verre ?

Pistolet fit un geste de dégoût et sauta avec une légèreté surprenante sur une branche basse du marronnier. Il se laissa glisser à terre et se dirigea en trottant vers les feuillées qui se trouvaient à l'autre bout de la prairie. Les joueurs de volley éclatèrent de rire lorsqu'ils entendirent les vents grossiers et puissants qui s'échappaient de la cabane en bois.

Pistolet, ainsi surnommé parce qu'il était bruyant et parce que personne ne le prenait au sérieux, était un homme noueux et trapu, aux jambes torses. Il avait une force remarquable et pourtant, une agilité étonnante en regard de sa constitution. Mais il était aussi chevelu, barbu et très poilu, et tellement laid qu'aucune fille de la communauté ne voulait de lui. Sa tête était trop grosse par rapport à son corps, et de plus, sa tignasse, collée par la saleté, coiffait un front trop bas. Le soleil avait tanné la peau de son visage qui était tout ridé. On ne voyait pas ses yeux derrière ses paupières plissées, et sa mâchoire, prognathe, poussait sa barbe trop loin en avant.

Pistolet sortit des feuillées et revint vers le groupe qui jouait. A mi-chemin, un jars se dandina vers lui en soufflant, mais sans parvenir à l'émouvoir. L'homme poussa un cri rauque qui effraya l'animal et le fit s'enfuir à la tête de ses oies. Pistolet considéra les oiseaux un instant, et se gratta l'entrejambe avant de se diriger vers le puits. Il s'assit d'un bond sur la margelle, les pieds à l'intérieur, et tira un seau d'eau qu'il se versa sur les épaules. Il s'ébroua énergiquement, poussant

des borborygmes à rendre jaloux un cochon. Il puisa un deuxième seau qu'il posa à côté de lui, et y plongea la tête. Il fit des bulles pendant un moment, bût et recracha plusieurs fois à même le seau, et enfin se redressa.

La partie de volley se poursuivait de plus en plus animée, et Pistolet décida de rejoindre ses amis. A ce moment là, le ballon s'échappa du jeu et roula vers lui. Il le ramassa et, regardant les joueurs, vit une femme qui s'approchait pour le récupérer. Elle était nue, comme tout le monde ; une puissante excitation s'empara de Pistolet. Il sourit alors largement, montrant de surprenantes dents blanches, et tint la balle contre son ventre. Quand la femme l'eût rejoint, il jeta le ballon de côté, exhibant une érection énorme.

La fille s'enfuit vers le puits en poussant un cri, faussement effrayée. Il bondit derrière elle, mais ne parvint pas à la rejoindre assez tôt, de telle sorte qu'ils se mirent tous les deux à tourner comme des enfants autour de la margelle. Les joueurs riaient à pleins poumons. Le balancement de droite et de gauche de la poitrine de la femme ajoutait encore à l'excitation de Pistolet, et la garce riait autant que les autres. Pistolet saisit la corde suspendue au puits et voulu s'en servir pour sauter par-dessus. Mais il l'avait mal attachée après ses ablutions, et faillit plonger la tête la première dans le trou profond. Il se rattrapa de justesse à la margelle, et la femme profita du répit pour rejoindre les autres.

Les rires étaient à leur comble et Pistolet grimaça un ricanement mi-figue mi-raisin. Il se résigna à puiser un troisième seau d'eau pour refroidir son excitation, après quoi il regagna l'ombre de son marronnier. Au pied de l'arbre, il trouva sa flûte. Il la secoua pour en faire tomber le sable, et souffla dans chacun des roseaux pour vérifier qu'elle n'avait pas souffert pendant la nuit. Satisfait, il s'assit à l'ombre du vieil arbre et commença à jouer.

Deux filles dont celle après laquelle il avait couru, ainsi que trois garçons s'approchèrent du marronnier et commencèrent à danser au son de l'instrument. Pistolet improvisait une mélodie de plus en plus enlevée qui semblait transporter les danseurs. Les autres joueurs abandonnèrent le ballon et firent le cercle autour du vieil arbre. Ils commencèrent à frapper des mains sur un rythme soutenu et la danse pris un ton plus frénétique. Le cercle se mit à tourner autour du marronnier. Pistolet se leva et dansa dans l'autre sens, tout en soufflant dans son instrument.

Après de longues minutes de cette danse acharnée, un homme brisa le cercle et disparu dans l'obscurité de la maison basse. Il reparut aussitôt avec du pain, un jambon et des bouteilles dans les bras. Pendant que ses compagnons continuaient à danser, il déposa le tout au pied de l'arbre et commença à couper le pain. Un autre homme quitta la danse à son tour et entra dans la maison. Il revint avec un sachet de tabac, un bloc de papier à rouler les cigarettes et une petite boîte en fer sérigraphié. Il s'installa lui aussi au pied du vieil arbre et se mit à assembler plusieurs feuilles de papier entre elles.

Pistolet cessa brusquement de jouer et s'assit entre le pain et le haschisch. Les danseurs firent de même. Tout le monde avait la mine réjouie et les bouteilles et le pain commencèrent à circuler. L'homme au sachet de tabac finit de préparer son joint, le planta dans la bouche de Pistolet, lui craqua une allumette et entreprit d'en rouler aussitôt un deuxième. Les discussions la bouche pleine allaient bon train. Un homme annonça :

- Rapha prépare un méchoui ce soir ; on y va ?
- Ouais ouais ! on apporte le vin, proposa un autre.
- Et le chocolat ! ajouta une femme.

Une autre, qui allaitait son enfant, proposa :

- On pourrait cueillir de la psilo, parce que le jaja est un peu faible.
- Ah, ouais ! Dit Pistolet en soufflant la fumée de son joint.

Il aspira une autre bouffée avant de le passer à son voisin, et garda sa respiration deux minute. Puis il leva son menton pointu et cracha la fumée dans les feuilles du marronnier. Ce faisant, son regard rencontra celui d'un homme qui se tenait debout sur l'ornière du chemin, à l'angle opposé de la maison.

Mr Pledge lui adressa un sourire, fit demi-tour et disparu derrière l'angle du mur. Pistolet rejeta le reste de la fumée en toussant et se força à rester assis. La vue de cet homme avait réveillé quelque chose dans ses souvenirs les plus vieux, enterrés par l'alcool, les drogues et les fêtes ininterrompues. Des images d'un passé lointain encombrèrent un instant sa mémoire, mais il les chassa d'un grognement et attrapa le jambon qu'il mordit à belles dents.



Il y avait foule sur les Champs. Les touristes déambulaient en troupeaux serrés et on pouvait reconnaître, parmi eux, les parisiens à leur pas pressé. Mais en milieu de matinée, les gens consommaient peu et le bar était vide, hormis l'éternel Dédé vissé au comptoir. Il y avait aussi sur la terrasse, ce vieux couple de vacanciers qui se disputaient, comme chaque matin à la même heure depuis quinze jours, pour décider s'ils allaient descendre vers la Concorde ou grimper péniblement vers l'Étoile.

Ignorant le soliloque de Dédé, le garçon contemplait le trottoir depuis le bout du zinc. Son regard s'était rivé machinalement au visage d'un grand type. Un homme qui dépassait la foule d'au moins trois têtes ! Il marchait au pas nonchalant des touristes, mais ne contemplait ni l'avenue ni les boutiques. Il regardait devant ses pieds, les mains dans les poches et la mine songeuse. Parvenu devant le bar, il jeta un coup d'oeil à l'intérieur, hésita, regarda le serveur, et se décida à pénétrer sous l'auvent de la terrasse.

Ce type était vraiment géant ! Le garçon s'était senti mal à l'aise lorsque son regard avait croisé le sien, mais il avait l'intuition que cela n'avait rien à voir avec la taille du bonhomme. Ses traits n'avaient rien de particulier, il était jeune,

costaud, et l'air avenant. Le garçon de café attendit que le client eût choisi une table avant de se déranter. Il contourna enfin le comptoir, mais plus il s'approchait de l'homme, plus il se sentait mal à l'aise. Le type dégageait une présence telle que même le vieux couple avait interrompu ses chahutes à l'autre bout de la terrasse et le regardait à la dérobée. Le serveur bomba le torse.

- Et qu'est-ce qu'y veut, l'monsieur ? demanda-t-il, très professionnel.

- Bonjour !

- 'jour. Vous voulez quoi ?

- Je voudrais un noisette.

- Uuuuun noiset' ! cria par habitude le serveur à l'attention du comptoir derrière lequel il n'y avait personne.

Il passa un coup de torchon gris sale sur la table qui était déjà propre, et partit préparer le café-noisette.

Mr Pledge regarda sa montre. Il calcula qu'il avait une bonne demi-heure devant lui avant de prendre un taxi pour Roissy. Il serait de retour à Londres en milieu d'après-midi. Il avait quitté la Grande-Bretagne depuis deux mois, pendant lesquels il avait visité quelques uns des points "obscur" que Mlle Partane et lui avaient précisément localisé.

Il avait fait escale à Paris dans l'espoir de la rencontrer, mais cela avait été impossible, apparemment. Olive Partane n'avait pu se libérer, ne serait-ce qu'une heure. La déesse était prudente ! Ils se verraient la semaine suivante à Londres. Il était impatient de faire le point avec elle. Poséidon et Artémis devaient absolument être mis hors circuit, et ils étaient d'accord sur ce point. Par contre, Mr Pledge était convaincu qu'il ne fallait agir que pour ces deux immortels. Il ne voyait pas de raison de neutraliser ceux qui ne présentaient pas de danger pour le monde. Mlle Partane était plus catégorique ; elle voulait repérer et traquer tous les immortels, puis trouver un moyen de les supprimer.

Hadès tempérait mieux ses opinions. Il proposait de débloquent les moyens financiers qui permettraient de piéger Poséidon et Artémis. Il s'était montré satisfait qu'Arès soit mis hors d'état de nuire. Il avait promis de tenir à la disposition de Mr Pledge les moyens de convaincre Saddam Hussein de livrer le dieu. Il fallait le transférer en un lieu plus sûr ! A ce propos, l'Anglais lui avait confié la solution indiquée par Apollon, qu'il avait visité une semaine plus tôt.

Après son passage à Londres, la déesse aux yeux pers prévoyait d'aller à Washington rencontrer son père. Mr Pledge se méfiait toujours du dieu à l'égide bien que celui-ci eût affiché une modération exemplaire depuis les années cinquante. Il craignait Zeus pour des raisons personnelles évidentes, mais aussi pour les oeuvres que le dieu avait accomplies depuis la chute de l'Olympe. L'histoire de l'occident portait sa marque comme une cicatrice sur la peau.

Zeus avait semblé tenir les rênes en Angleterre jusqu'au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle. Mr Pledge, vivant alors tantôt en Italie tantôt en Espagne, l'avait reconnu à diverses époques. Il pensait que Zeus avait investi l'Albion avec les premières invasions saxonnes et avait cru le reconnaître, quatre cents ans plus tard, dans la personne d'Alfred le Grand. A l'époque où Guillaume le Conquérant gagnait la couronne anglaise, Mr Pledge ne savait trop de quel côté se trouvait le dieu. Mais, s'il n'était pas certain qu'il réapparut un siècle après sous le nom d'Henri Plantagenêt, Zeus fut certainement le roi Richard. Il fut peut-être encore Édouard I<sup>er</sup> à l'occasion de la conquête du pays de Galles. Il déclencha la guerre de Cent Ans sous l'identité d'Édouard III, et y tint bien sûr le rôle d'Henri V. Mais il s'effaça plus tard, lorsque Athéna, sous les traits d'une jeune pucelle, fit reculer les armées Anglaises.

Ainsi, au fil des siècles, Mr Pledge avait reconnu avec plus ou moins de certitude la patte du dieu terrible, jusqu'au moment où Zeus décida de "jouer" plus discrètement. Il ne se permit plus d'apparaître au grand jour mais tira peut-être encore les ficelles du trône jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Avec l'attrait du Nouveau Monde, le dieu à l'égide dut se sentir à l'étroit dans la vieille Europe qu'il devait partager avec ses semblables. Mr Pledge s'expliquait la suprématie maritime de la Grande-Bretagne par la volonté d'hégémonie du dieu, mais il réalisa bientôt que Zeus travaillait depuis longtemps à la construction d'un empire sur de nouvelles bases : le continent Américain. Changeant son fusil d'épaule, le dieu du ciel d'orage bâtissait une puissance économique grâce à un continent riche exploité par une main-d'oeuvre très bon marché.

- Changement d'service, faut qu'j'encaisse !

Mr Pledge sorti un billet de sa poche et paya sans y prêter attention.

Zeus avait compris, soit qu'une guerre décisive réclamait derrière elle une économie aux reins solides, soit que la guerre elle-même se ferait sur le plan économique.

L'esclavagisme, du moins aux colonies anglaise d'Amérique, était sans doute le fruit d'un accord entre Zeus et Poséidon. Simple outil pour le premier, la traite des noirs marquait le début d'un plan longuement réfléchi par le second, et qui était mûr aujourd'hui.

Le pacte entre les deux frères se brisa dès que l'un et l'autre n'y trouvèrent plus d'intérêt. Par contre, Athéna s'était progressivement rapprochée de son père, à tel point que maintenant, elle discutait directement avec lui de l'avenir du monde. Elle cherchait aujourd'hui à convaincre Mr Pledge de la sagesse de son père. Elle disait en plaisantant à demi :

- Ta rancoeur est personnelle. Souviens-toi de ces mots d'Héphaïstos : «La jeune tyrannie est la pire maîtresse». Et toi, tu t'es opposé au fils de Kronos dès les premiers jours de son règne ! Crois-moi, Zeus est vraiment celui qu'il tendait à devenir chez les grecs, puis ce que les romains ont fait de lui.

Toujours est-il qu'il avait envahi l'Albion, ainsi que plus de la moitié de la France. Il avait déclenché des guerres et entretenu les pires haines par goût du pouvoir. Il s'était approprié l'Amérique du Nord, avec les exterminations que l'on sait. Pour le pouvoir encore, il avait réduit en esclavage plusieurs centaines de milliers de noirs.

Mr Pledge doutait que le caractère d'un immortel puisse changer ainsi, même en l'espace de plusieurs siècles. Et l'histoire montrait que cela était faux ! Le pouvoir actuel de Zeus, obtenu par l'argent, ne lui semblait pas plus sain que celui d'autrefois, volé par les armes.

Mais il voulait tenir compte, aussi, de son différend avec Zeus. Cela obscurcissait peut-être son esprit. L'opinion d'Athéna n'était pas négligeable, et après tout, le pouvoir sur la Terre pouvait être partagé entre trois ou quatre dieux, déguisés, ou camouflés derrière des hommes de paille.

Mr Pledge ramassa la monnaie que le garçon avait jetée sur la table et laissa bêtement un pourboire. Il se leva, traversa le trottoir encombré de travaux et héla un taxi.



Miss Meerschaum se prélassait en bikini sur un transat tout près des rouleaux. Derrière ses lunettes de soleil, elle observait les surfeurs en tâchant de repérer celui qui serait le plus à son goût. Elle n'avait encore rien prévu pour la soirée car elle avait dû faire le point avec une de ses filles, bêtement amoureuse, et cela lui avait pris la journée.

Afra Meerschaum avait une profession un peu particulière ; elle était souteneur. Mais attention, ses protégées ne faisaient pas le trottoir. Elles étaient triées sur le volet et subissaient une solide éducation amoureuse et civique. Miss Meerschaum assurait elle-même, dans sa villa, le premier enseignement qui consistait en "séminaires" de plusieurs semaines. A l'occasion, elle invitait ses mâles préférés, c'est à dire les surfeurs qui étaient passés dans son lit et qu'elle avait jugé sortant de l'ordinaire.

Avant de propulser ses demoiselles dans la société, Afra Meerschaum les confiait à un vieil aristocrate distingué, chargé de leur inculquer les rudiments du savoir vivre dans la "haute". Entre les mains du vieil homme, les filles passaient sans le savoir un examen important ; outre les conseils qu'elles devaient entendre, il leur demandait de réveiller ses instincts assoupis, après quoi il rendait un compte fidèle à Miss Meerschaum.

Sa planche sous le bras, un jeune minet sortit de l'écume. Il s'accroupit sur le sable mouillé pour détacher le filin lié à sa cheville. «Celui-là !» décida Miss Meerschaum. Lorsqu'il leva les yeux avant de se redresser, Afra lui décocha un tel sourire qu'il en chancela d'émotion. Comme un automate, il se dirigea vers elle, oubliant sa planche dans les vagues mourantes.

Si Afra choisissait ses amants sur la plage, elle ne destinait ses filles qu'à une clientèle de visiteurs étrangers, hommes d'affaires ou personnages politiques. Elle se réservait les élus locaux ou les riches de la région, en expliquant qu'ainsi elle évitait les problèmes de coeur. Elle vendait cher et cultivait soigneusement l'aspect relationnel de son métier. Certains de ses amis murmuraient qu'elle savait puiser directement dans les caisses de l'état les cadeaux qu'elle recevait en échanges des nuits offertes aux visiteurs officiels.

Lorsque le jeune blondinet parvint auprès d'elle, Miss Meerschaum dessina de son index un cercle sur le sable, à côté d'elle. Elle pria le jeune homme d'y déposer son «musculeux fessier», et savoura chacun de ses mouvements empruntés. Elle laissa courir ses yeux sur le corps athlétique, comme une main caressante, et senti aussitôt le frisson bien connu du plaisir la gagner.

- Quel est ton nom ?

- Antony, Miss Meerschaum.

- Me connais-tu donc, Tony ?

- Non ! Enfin... euh... oui.

- Vous parlez trop entre vous, mon ami, dit-elle avec un sourire entendu.

Elle laissa courir un silence. «Tu vas voir, mon mignon» pensa-t-elle. «Les messes basses doivent courir bon train chez ces petits cons». Afra remarqua l'excitation du jeune blondinet. Excitation qui ajoutait à la sienne. Elle savoura l'instant. «La belle farce qui t'attend».

- Puisque tu sais, ne perdons pas de temps, fit-elle en se levant. Attends deux minutes et rejoins-moi. Ma voiture est juste en face.

Roulant des hanches par coquetterie, mais aussi à cause du sable mou, Afra Meerschaum regagna son véhicule. Elle trépignait à l'idée de s'amuser enfin aujourd'hui. La journée n'avait pas été rose à cause de cette fille, Jean, qui avait des états d'âme. C'était la préférée de Miss Meerschaum. Tirée de rien, ou plutôt de la mauvaise pente, Jean s'était présentée d'elle-même à Afra. Miss Meerschaum l'avait emmenée dans sa villa, l'avait isolée des bandes de zonards qu'elle fréquentait auparavant et désintoxiquée au sens figuré comme au sens propre. Puis elle l'avait "éduquée" et insérée dans le circuit. Mais à peine tirée d'affaire, Jean s'entichait d'un anglais, invité du gouvernement, auquel elle avait été confiée il y a plus d'un mois. «Il s'intéressait à moi, vraiment ! Nous avons parlé toute la nuit» disait-elle. «Vous n'avez pas couché ?» avait demandé Afra incrédule. «Non... Juste des caresses, des baisers. Je l'aime, Afra ! Je veux le revoir» insistait Jean. Après lui avoir tiré les vers du nez, Miss Meerschaum était fixée : «Il t'a questionné, tu veux dire ! Il ne s'intéressait pas à toi, mais à nous, ou plutôt à moi !» Miss Meerschaum s'était fait décrire le personnage. Très grand, beau, réfléchi, doux, etc... «Réfléchi ?» Elle eut un frisson en pensant le reconnaître.

Sur la balancelle du patio, Afra taquinait Antony. Elle lui avait fait servir un cocktail dans lequel le jeune surfeur trempait souvent ses lèvres en espérant se faire tomber le rouge du front. Les mains de Miss Meerschaum se

promenaient avidement sur la peau dorée de son tout prochain amant. Elles glissaient de sa poitrine à ses cuisses sans éviter son sexe à travers le caleçon de bain. Le garçon bandait de toute la force de ses vingt ans, mais cela commençait à lui faire mal. Tout en conduisant, Afra l'avait tripoté sans pudeur, et le trajet avait duré presque une heure, de la plage à sa propriété. Et maintenant il gardait bêtement son bras libre autour de la taille de la femme. Miss Meerschaum allait s'impatienter. Elle tira doucement sur la cordelette du caleçon pour en défaire le noeud, y glissa la main et plongeait vivement le visage entre les jambes du garçon. Antony renversa la tête et imprima un mouvement lent à la balancelle. Il commençait à gémir lorsque Miss Meerschaum se redressa vivement et s'excusa d'un sourire. Elle quitta le patio par un couloir qu'il ne pouvait voir depuis la balancelle, à cause des plantes qui envahissaient la cour.

Il se sentit un peu bête, avec son sexe abandonné qui commençait à donner de la gêne. Il pensa que Miss Meerschaum était allée faire un brin de toilette intime, et décida de l'attendre sans bouger. Il se servit un autre cocktail. Au moment où il goûtait la première gorgée, il perçut une sonnerie de téléphone du côté où Afra avait disparu. Dix secondes après, une deuxième sonnerie retentit de l'autre côté de la maison. Et quelqu'un décrocha. Afra et lui n'étaient-ils donc pas seuls ? Il se redressa, à l'inverse de son sexe qui se réfugia à l'intérieur du caleçon. Une jeune fille nue déboucha brusquement dans le patio en riant. Elle venait du côté où le téléphone avait sonné la seconde fois. Elle passa en courant devant Tony, sans le remarquer, puis s'engouffra dans la pénombre du couloir où avait disparu Afra. Dans un sursaut, le jeune blondinet entreprit de refaire le noeud de son caleçon lorsqu'un vieil homme tout aussi nu que la fille apparut dans le patio. Il salua très poliment et en français :

- Bien le bonjour, Tony.

Il mimait le geste d'ôter un chapeau qu'il remit en place sur sa calvitie. Puis il saisit son membre dans la main droite, membre qu'il avait deux fois plus long que celui d'Antony, et emprunta au pas de course le chemin qu'avait suivi la fille nue.

«Il m'a appelé Tony ! Il connaît mon nom... Je ne comprends pas !» Le jeune homme pensa aux sonneries des téléphones, et à l'invitation de Miss Meerschaum qui n'avait pourtant pas semblé préméditée. Mais il en resta là de ses pensées car cinq jeunes types complètement nus, et moins éduqués que le vieil homme, passèrent devant lui au grand galop. Ils filèrent par le couloir, et Tony se retrouva seul dans le silence du patio, ébahi.

Une vieille femme vêtue, heureusement, approcha à travers les plantes. Elle tenait un plateau à la main et une serviette jetée sur l'épaule. Elle débarrassa les verres vides et demanda au surfeur s'il désirait autre chose. Antony la fixait, interdit, et ne répondit pas. La vieille servante remarqua alors qu'il avait renversé la moitié de son verre sur son caleçon de bain. Elle posa le plateau et fit se lever le jeune homme. A l'aide de son torchon, elle entreprit de l'essuyer et Tony se laissa faire. Mais les gestes de la vieille femme devenaient de plus en plus douteux : à travers la serviette, elle le massait gentiment, un sourire curieux accroché à ses lèvres flétries. Il lui arracha le torchon avec brusquerie, le jeta sur le sol et s'éloigna à grands pas vers le couloir.

L'ayant parcouru à moitié, il crut percevoir des gloussements et des rires. Il s'arrêta une seconde et écouta. La cause de ces bruits ne faisait aucun doute. Une porte entrebâillée, tout au bout du couloir, laissait échapper une lumière vive. Tony s'avança et les sons devinrent plus précis. Les gémissements, grognements et bruits de frottements se mêlaient et lui provoquèrent une nouvelle érection. Il poussa doucement la porte et y passa la tête. La jeune fille, le vieux et les cinq jeunes étaient là, et Miss Meerschaum avec eux : ils formaient une partie de jambes en l'air impressionnante, du moins pour Antony qui n'avait jamais vécu ce genre de choses.

De l'entrelacs de chair apparut le visage glabre du vieil homme éduqué. Il fit un sourire à Tony, et l'invita d'un geste à les rejoindre. Le jeune surfeur, intimidé, s'approcha de quelques pas. Il pensa qu'au milieu de six hommes les deux femmes devaient être bien occupées, et se demanda comment il pourrait s'introduire dans le groupe. Mais apparemment il restait quelques disponibilités à l'une d'elle - il ne put savoir laquelle - car une main féminine se dégacha du tas de corps et l'attrapa par la queue.

Il ne réalisa pas clairement comment les choses s'enchaînèrent par la suite, mais à un moment relativement plus calme, il retrouva ses esprits ; il était sur le dos et s'acharnait à gougnotter le plus correctement possible Miss Meerschaum. Plusieurs corps dont Afra s'occupait avec dextérité passaient par-dessus le sien et lui cachait l'autre fille qui évoluait autour de ses reins. Il aurait voulu pouvoir lui jeter quelques coups d'oeil... On ne lui avait jamais fait une telle gourmandise auparavant ! Antony sentait tout son corps se regrouper, se concentrer vers son ventre, happé, pour bientôt jaillir dans la bouche de la jeune fille. Il commença à grogner.

Afra comprit qu'il allait jouir et s'écarta doucement sur le côté. D'un geste, elle invita les autres à se pousser à leur tour. Tournant la tête de plaisir, Tony aperçut derrière Miss Meerschaum la jeune fille et le vieil homme qui l'observaient en riant discrètement. «La jeune fille ? Mais... Qui ?» Il baissa les yeux. Un des jeunes hommes se redressa d'entre ses jambes avec un sourire plein de salive.

Le pénis abandonné de Tony vint lui frapper contre le ventre et le jeune surfeur se souilla le visage et la poitrine dans un fou rire général.



James Baker lui avait rapporté, au lendemain de la guerre du Golfe, les dires d'un sénateur influent : «C'est tout de même extraordinaire. Vous avez un plan pour sauver l'économie soviétique et vous n'avez aucun projet en ce qui concerne l'économie américaine !» Même les plus farouches partisans de Bush reconnaissaient que le bilan en matière de politique intérieure était bien mince. Mais Mr Goatfleece s'en fichait ; il était aussi facile pour lui de remplacer un président que de le faire réélire. Depuis le début du siècle, il se contentait de préparer ainsi l'échiquier gouvernemental et laissait les pions passionner le peuple avec le "rêve américain". Il s'était consacré, pour sa part, aux guerres hispano-américaines, à Hawaï, Panama, Haïti, et aux deux grandes guerres. Il avait grossièrement bâclé le Viêt-nam puis joué contre Artémis en espérant que son économie capitaliste tienne plus longtemps que le système d'en face. Il avait gagné mais non sans y laisser des plumes. Il ne croyait plus, maintenant, en une solution intérieure. Il se penchait donc aujourd'hui sur l'ébauche laborieuse d'un "nouvel ordre mondial". C'était là son véritable but, drapé pour l'occasion de pacifisme.

L'éclatement du bloc soviétique lui avait semblé être le signe que le monde était prêt. Confiant, il avait laissé Georges Bush s'exprimer. La bride au cou, le président avait accru le rôle des États-Unis sur la scène mondiale et s'était absorbé dans l'étude des enjeux géopolitiques. Ce faisant, il n'avait pas vu son pays se noyer dans la récession économique, l'endettement, le chômage, et les tensions sociales et raciales. Les difficultés des classes moyennes n'avaient guère plus effleuré Mr Goatfleece, mais celui-ci en voulait à Bush et à son secrétaire d'état d'avoir mésestimé la situation. Il déciderait donc, peut-être, de faire surgir un de ses "outsiders", une roue de secours au cas où la crise serait vraiment grave. Pat Buchanan par exemple, ex collaborateur de Nixon et Reagan, avait derrière lui l'armée des conservateurs. Et si les américains élistaient le catholique irlandais, ou tout autre poulain sorti de ses écuries, Mr Goatfleece mettrait un frein à ses ambitions mondialistes. Il laisserait le nouveau gouvernement restaurer une "Amérique forte", jusqu'à ce que la crise soit passée.

En fait, les questions économiques l'ennuyaient profondément. Elles étaient inévitables, mais il avait besoin de grandeur. L'incognito ne lui convenait guère. Il voulait être reconnu, qu'on le craigne ! Il voulait être vénéré comme un dieu, puisqu'il l'était en réalité !

Mlle Partane, assise à ses côtés, observait la ligne continue des pétroliers qui dessinaient l'horizon de l'océan. Elle ne disait rien depuis un bon moment et il se taisait lui aussi. A l'ombre du soleil de Floride, ils s'étaient entendus sur la marche à suivre : régler avant tout leurs affaires d'immortels, le plus urgent étant de s'occuper de Poséidon. On réglerait le compte d'Artémis tout de suite après. Les derniers immortels ne viendraient qu'ensuite, et les affaires humaines à la fin.



La voiture filait à bonne allure sur la route correctement entretenue qui longeait la côte. Bienvenu l'appelait carrément autoroute, car, avec ses deux voies tracées au cordeau, elle était la plus large du pays. Il en aurait été tout autrement si Don Posey n'avait pas habité Kribi ; le gouvernement voulait lui plaire !

Affalé sur la banquette arrière, le dieu ne regardait pas la route devant le véhicule. Il contemplait les rares marchands installés de loin en loin sur les bas côtés, qui vendant des produits artisanaux, qui des fruits, du poisson frais ou fumé, ou encore toutes sortes d'animaux tués au hasard de la chasse dans la forêt. Le dernier étal qu'ils avaient dépassé proposait un serpent, quelques lézards et un grand oiseau de proie ; nourritures à déguster ou souvenirs pour touristes ? Il songea que cette vie auprès de gens simples, sans jamais d'urgences, était sans doute celle qui lui convenait, pourvu qu'il conservât tout de même une certaine distance.

Il avait remonté les vitres et demandé à Bienvenu de mettre un peu d'air conditionné pour échapper à la chaude humidité qui saturait déjà l'air du matin. Ils arriveraient à Yaoundé pile à l'heure de la sieste, et Biya ferait donc la gueule. Don Posey gloussa.

Il avait occupé toute sa semaine avec les projets du port de Kribi. Celui de Douala se faisait vieux. Sous prétexte d'évolution - un port en eau profonde permettrait d'accueillir les gros navires marchands - Don Posey s'offrait un lien, bien que symbolique, entre la terre et son ancien royaume. Et puis Douala était un peu trop loin de chez lui. Cela coûtait cher à l'état, mais enfin...

Le dieu se redressa sur son siège : Bienvenu ralentissait juste au sortir d'une courbe de la route. Un barrage de militaires coupait la voie, un bon kilomètre avant l'endroit habituel, et un officier accompagné d'un soldat armé d'une mitraillette faisait des signes au chauffeur.

- Ah, patron ! Il ne reconnaît pas la voiture, quoi ?
- Bien sûr que si ! Qu'est-ce qu'il lui prend ? dit Don Posey en ôtant son cure-dent de la bouche.
- Peut-être, il y a l'accident, plus loin ?
- Hmm... marmonna le dieu perplexe.

Il jugea qu'on se permettait de le déranger pour trois fois rien ces derniers temps. «Je ne suis plus assez dur, trop familier». Bienvenu continuait de ralentir. Don Posey trouva que l'officier était tout de même bien culotté de l'arrêter ainsi. Il lui souhaitait d'avoir une sacrément bonne raison ! La barrière approchait. Le militaire, qui avait cessé un moment ses grands gestes, enjoignit de nouveau au véhicule de s'arrêter.

- J'obtempère, Monsieur ? dit le chauffeur, satisfait de son vocabulaire.

Et il obtempérait, avec toutefois la main posée sur le Klaxon, attendant le contrordre, pendant que Don Posey scrutait les alentours et essayait de distinguer les visages des militaires. Bienvenu appuya sur un bouton de commande et sa vitre glissa dans la portière. L'air moite s'engouffra dans l'habitacle. Don Posey vit la mine de l'officier et le reconnut. D'ordinaire, celui-ci affichait de grands sourires à son passage ; il semblait aujourd'hui inquiet ; à la perspective de l'arrêter ? Le soldat, à son côté, l'était autant que lui, et le dieu pensa furtivement que seul le gradé aurait dû craindre sa colère ; l'autre devrait être plus détendu...

Il réalisa soudain que les militaires n'étaient que deux alors que le véhicule de l'armée qui se trouvait rangé sur le côté, derrière la barrière, était un camion de transport de troupes ; généralement, les barrages comprenaient largement une douzaine d'hommes. Où se cachaient les autres ? Intrigué, Don Posey émergea complètement de sa flemme.

La voiture roulait maintenant au pas et dix mètres encore la séparait des uniformes. Sans tourner la tête, l'homme à la mitraillette jeta un coup d'oeil rapide vers le mur de végétations à cinquante pas du bas côté, à sa droite. Le dieu intercepta ce regard et réagit en un éclair :

- Fonce, fonce ! cria-t-il.

Bienvenu sursauta et lui lança un regard effrayé.

- Fonce, je te dis ! hurla-t-il en lui donnant une bourrade sur l'épaule.

Le chauffeur écrasa l'accélérateur. Exactement au même instant, l'officier et le soldat tournaient la tête vers la forêt. Don Posey vit les flammes d'une série de coups de feu sous les frondaisons. La voiture bondit sur les militaires et écrasa le gradé tandis que le soldat se retrouva plaqué contre le capot. Une pluie de balles crépita sur la carrosserie et les vitres blindées. Une giclée de sang et de chairs pulvérisées aspergea le dieu qui se jeta sur la banquette. Bienvenu n'avait plus de tête.

- Ta vitre, couillon ! cria son patron inutilement.

Le corps du chauffeur glissa sur le plancher et bloqua l'accélérateur à fond de course. La voiture rugit et passa sur le corps de l'officier, dans une violente embardée qui la fit piquer droit sur le véhicule militaire. Don Posey se redressa. Il eut le temps d'apercevoir les bras et le visage terrorisé du soldat qui s'accrochait désespérément au capot. Le dieu se jeta de nouveau sur la banquette et crispa la mâchoire sur son cure-dent. La voiture percuta violemment l'arrière du camion, écrasant le soldat entre les deux pare-chocs.

Avant de se redresser, Don Posey attrapa son revolver dans la pochette du siège passager. Le moteur de la voiture continuait à hurler à plein régime et ça puait le caoutchouc brûlé. La fumée envahissait l'habitacle. Le dieu risqua un regard par la vitre arrière juste au moment où l'ombre des arbres cracha une grosse flamme blanche. Un lance-roquettes ! Il entendit nettement le sifflement du projectile qui passa au-dessus de lui et percuta la cabine du camion. Le souffle de l'explosion libéra la voiture qui se retrouva face au bas côté. Le cadavre de Bienvenu coinçait toujours les pédales et la voiture bondit dans le vide de toute la puissance de son moteur. Elle tomba sur le flanc, fit un tonneau et se retrouva sur les roues, moteur calé.

Profitant de l'abri fourni par la route surélevée, Don Posey se glissa hors du véhicule, le cure-dent toujours rivé aux lèvres. Un coup d'oeil rapide alentour ; une seule solution, courir vers la forêt. Mais dès la première enjambée il pensa bizarrement que ce n'était pas très original. La colère le fit grimacer. Contourner le camion ? Trop loin ! Et pour aller où ? Il enrageait. Il se retourna et vit une silhouette sur la route, qui le mettait en joue. D'instinct, il plongea de côté, roula sur lui-même et tira dans un enchaînement parfait. La silhouette décolla de la route et s'effondra tandis que sa balle se perdait dans le sable.

Tout en se relevant, Don Posey perçut l'explosion sourde d'un mortier. Il ne se remit pas à courir et chercha bêtement des yeux l'obus dans le ciel. «Ces chiens y mettent les moyens... C'est pas n'importe qui. Ben tiens !» Il repéra parfaitement la flèche que décrivait le lourd projectile qui allait tomber à cinq mètres de lui. Il était fichu ! Autour de lui, aucun obstacle ne pouvait de toute façon le protéger.

Il gueula à pleins poumons :

- Enfoirés !!! mais avec moins de rage qu'il n'aurait cru.

Et les flammes du napalm l'engloutirent avec son cri, et son précieux cure-dent de nacre.



Monsieur Dis était un homme puissant et intransigent mais juste. Il pénétra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton qui correspondait au rez-de-chaussée de sa maison, c'est à dire sept étages plus hauts. Il habitait en pleine montagne au sud de Zurich, à deux pas de Braunwald.

Généralement, il n'aimait pas quitter ses pénates, et, juste retour des choses, on lui rendait rarement visite. Mais s'il vivait volontairement cloîtré, monsieur Dis était loin de s'isoler des affaires du monde. En effet, les sous-sols qu'il quittait en ce moment étaient un centre impressionnant d'acquisition et de traitement de l'information, ainsi qu'un "pool" de réflexion et d'action financière. Cette base restait en activité vingt-quatre heures sur vingt-quatre et tous les jours de l'année. Exploitée sous la direction de monsieur Dis par des équipes tant militaires que civiles, elle recevait, contrôlait, analysait et présentait en flots continus tous les échanges et valeurs monétaires de la planète.

L'activité du Centre ne datait pas de l'avènement des ordinateurs. Dès le treizième siècle, monsieur Dis avait pris en charge les finances des communautés urbaines qui deviendraient les futurs cantons. Il avait assuré la richesse du pays grâce aux capitaux accumulés qu'il avait très tôt su faire fructifier.

Discret mais très actif, monsieur Dis avait volontairement ignoré les questions politiques pour se consacrer aux finances et à l'économie. Les problèmes d'autonomie avec le Saint Empire Germanique ne l'avaient pas laissé froid, bien sûr, et la sympathie qu'il avait éprouvée autrefois pour Guillaume Tell s'était traduite en aides pécuniaires... mais toujours intéressées ; il construisait l'avenir.

Au fil des siècles, il s'était surtout attaché à favoriser le développement d'activités artisanales, textiles et alimentaires. L'horlogerie et le travail du bois étaient devenues grâce à lui des arts de tradition. L'hydroélectricité, la métallurgie et la chimie étaient venues plus récemment, toujours sous son impulsion. Bref, monsieur Dis tenait l'économie du pays, et par là, entretenait des relations étroites avec tous les organismes financiers du globe. Et tout cela depuis sa maison au-dessus de Braunwald.

L'ascenseur s'arrêta dans son bureau. Le soleil se levait dans la villa silencieuse. Le dieu y appréciait l'atmosphère sereine qui contrastait avec le bourdonnement de ruche permanent des sous-sols. Il goûtait le silence majestueux de sa maison avec un émerveillement chaque jour renouvelé, lorsqu'il émergeait des "enfes" souterrains.

Son épouse n'était pas encore levée. Les Dis n'avaient pas d'enfant et n'en désirait pas. «Le monde en compte bien assez» disait-il à son épouse qui ne lui reprochait absolument rien.

Il s'installa à son bureau et donna une pichenette à la souris de son micro-ordinateur qui sommeillait. L'écran s'éveilla et lui présenta les derniers messages qu'il avait reçus. L'un d'eux attira particulièrement son attention :

**10.09.92 - 05 :32 :54**  
**Msg from Paris - Gvrnmnt / Els / Olv Prtn:**  
«Poséidon arrêté. Transfert en cours.  
Opération dirigée par Zs-Gtflc.  
Tout va bien, mais escale prévue annulée.  
Direct vers destination Tchrnbl».

Satisfait, monsieur Dis quitta l'écran des yeux et se laissa aller sur le dossier de son fauteuil. "L'ébranleur de la Terre" était hors-jeu, enfin ! Il ignorait qu'une escale avait été programmée, et Athéna lui précisait qu'ils l'avaient annulée ; Zeus et sa fille l'estimaient donc mieux renseigné qu'il ne l'était en réalité. Très bien.

Monsieur Dis se méfiait. Mais il se gardait du dieu plutôt que de la déesse ; le leitmotiv "la paix du monde" dans la bouche de Zeus ne le convainquait pas du tout. Mr Goatfleece avait un autre plan, plus personnel bien entendu. Ses projets se trouvaient concourir aujourd'hui avec leurs accords communs. Quand il s'agit d'annihiler un autre dieu, possible ennemi, quel immortel refuserait ?

Mr Pledge lui avait récemment confié ses inquiétudes à propos du dieu à l'égide. Monsieur Dis s'étonnait surtout de la confiance apparente que Mlle Partane et son père partageaient. Soit elle jouait avec le dieu à un jeu un peu grossier, et surtout dangereux, soit elle avait su établir avec lui des relations équilibrées qui les satisfaisaient tous les deux ?

Il pensa que Zeus était devenu actuellement assez puissant pour ne craindre aucun autre pouvoir. Le dieu devait se contenter d'établir des accords plus ou moins tièdes de façon à empêcher les mêmes alliances, mais contractées dans son dos.

Un frôlement derrière l'entrée de son bureau extirpa monsieur Dis de ses réflexions.

- Entre, je t'en prie !

Madame Dis ouvrit la porte.

- Tu t'es levé tôt, chéri...

- Mmm... J'attendais un événement important, ce matin, dit-il en se levant.

- En Afrique ?

- Comment le sais-tu ?

Il était sincèrement étonné.

- J'ai dit ça au hasard, parce que j'ai entendu parler d'un attentat, au Cameroun, à la radio.

- Ah, bon ! soupira-t-il en prenant son épouse dans ses bras.

- Chéri, le chauffeur m'attend...

- Oh oui ! C'est vrai, nous sommes jeudi. Il lui déposa un tendre baiser dans le cou. «Embrasse ta mère de ma part», murmura-t-il à son oreille.

- Je rentrerai tôt.

Monsieur Dis employa le reste de sa matinée au transfert des fonds destinés à la deuxième partie du plan.



Si le vent n'avait pas soufflé avec autant d'opiniâtreté, la nuit aurait été moins fraîche. Autour de la mine, les camions militaires et les engins de chantiers menaient une ronde complètement désordonnée. Le vacarme des moteurs, des foreuses, les lumières des phares et des projecteurs, les hommes courant en tout sens, cela abrutissait Mr Pledge qui cherchait vainement des yeux un endroit à l'écart d'où surveiller l'avancement des travaux. Mais Saddam Hussein donnait des ordres, inlassablement ; il marchait sans arrêt et disposait ses gardes, gueulait un grand coup pour encourager les ouvriers, et obligeait Mr Pledge et quelques officiers de sa suite à suivre le train.

Les machines avaient restauré puis prolongé un ancien puits, à proximité de celui dans lequel on avait coulé les tonnes de béton. Les équipes s'étaient mises au travail à la fin du jour. En six heures, à l'aide de traverses en fer et de tôles posées le long des parois, elles étaient parvenues à la profondeur estimée de la malle blindée. Puis, elles avaient creusé un couloir horizontal jusqu'à rencontrer le bloc de ciment. Le tyran, accompagné de sa suite, était descendu dans le trou. Mr Pledge avait inspecté la paroi de béton, et identifié les différentes strates. Il discuta un instant avec des géomètres et fit un signe à l'attention de Saddam qui tenait une discussion animée avec ses officiers.

Tout le monde remonta à la surface. Une grue repêcha le bras de la foreuse et en descendit un autre, un marteau piqueur adapté aux matériaux durs. Un militaire remplaça le conducteur, et cinq soldats, morts de peur, se postèrent à l'entrée du couloir. Saddam Hussein renvoya les engins de chantier et éloigna les véhicules de son armée. Il plaça un groupe équipé de grenades incendiaires aux abords du trou, et les menaça des pires châtiments - pour eux et leurs progénitures - s'ils hésitaient un seul instant à balancer les grenades à son ordre. Enfin, le tyran invita sa suite à l'accompagner dans le camion radio. Quinze mètres sous le sol, le conducteur de la foreuse avait ordre de laisser son talkie-walkie constamment branché, et de commenter l'avancée des travaux.

On servit du thé.

Le forage progressait plus lentement qu'il n'aurait dû, et Hussein s'impatientait régulièrement ; «le lâche n'est pas pressé !» Il arrachait toutes les cinq minutes le casque de l'opérateur et tantôt encourageait, tantôt insultait le conducteur au fond du trou.

On ne savait pas dans quel état serait la malle, encore intacte ou démolie. Ou bien éclaterait-elle dès lors qu'il n'y aurait plus de pression pour contenir la régénération du dieu ? Selon les dernières observations du pilote, la paroi de béton présentait des fissures inquiétantes. Il devait se trouver à trois mètres encore de la caisse de métal. Saddam Hussein envoya un officier avertir les soldats disposés autour du puits. Par radio, et sur une autre fréquence, il s'adressa directement à ceux qui étaient postés au fond du trou.

- Ne tirez pas tant que je ne vous en donnerais pas l'ordre ! A partir de maintenant, communiquez exactement ce que vous voyez à l'opérateur radio.

Ainsi les militaires recevaient sur les haut-parleurs les commentaires du conducteur et des soldats. Un officier, à la demande de Mr Pledge, traduisit simultanément en anglais ce qu'il entendait.

- Les soldats ne voient rien à cause de la poussière de ciment... Le conducteur attend que ça se dissipe pour placer la pointe du marteau piqueur dans la plus grosse fissure. Ses phares n'éclairent qu'un nuage de poussière... Il tousse... les soldats aussi.

L'officier profita du temps mort pour boire une gorgée de thé brûlant, sans quitter des yeux le panneau des commandes radio. Les commentaires reprurent :

- Le conducteur y voit mieux, il manoeuvre pour se placer de biais, car il craint que le béton ne s'écroule sur les chenilles de la machine et ne les coince. Les soldats le voient faire marche arrière et pivoter. Ils nous demandent ce qu'il se passe.

L'opérateur les informa que tout allait bien, que le conducteur manoeuvrait seulement.

- Le pilote dit que la fissure s'est agrandie. Il recule encore... Il est trop loin, et le bras de la foreuse n'est pas assez long.

Saddam Hussein se leva et gronda en anglais :

- Le bras fait cinq mètres lorsqu'il est tendu ; c'est plus que suffisant. Il est mort de trouille ! Puis il ordonna en arabe : «Passe-moi le micro !»

L'officier ne traduit pas les insultes ou les ordres que le tyran adressa au conducteur, et servit une seconde tasse de thé à Mr Pledge. Les haut-parleurs transmirent des phrases provenant des soldats :

- Ils demandent encore pourquoi la machine ne travaille plus.

L'opérateur brancha un deuxième micro et leur expliqua la situation. Saddam Hussein se retourna et traversa la cabine du camion pour jeter un coup d'oeil aux soldats qui faisaient cercle autour du puits. L'officier qui se trouvait avec eux s'empressa de faire un signe attestant qu'ils étaient prêts.

La machine avait repris son forage :

- Des plaques de ciment tombent presque toutes seules, par gros morceaux. Elles sont poussées... Enfin, le conducteur croit que quelque chose les pousse par-derrière... Les soldats disent que, de nouveau, les nuages de poussière leur cache le mur. Ils ne distinguent que le "cul" de la foreuse.

Sans comprendre l'arabe, Mr Pledge entendait que le ton sur lequel parlait le conducteur était de plus en plus oppressé. Il voulait reprocher à Hussein de n'avoir pas armé le militaire qui pilotait la machine, et surtout de ne pas lui avoir caché, ainsi qu'aux autres soldats, ce à quoi ils devaient s'attendre. Il était certain que Saddam Hussein avait déjà condamné ceux qui se trouvaient au fond du trou au moment où il les postait. Il regarda tour à tour chacun des officiers ;

ils savaient eux aussi. Dix vies assassinées pour une forte somme d'argent... au profit du tyran. De l'argent que lui, Mr Pledge, était venu lui offrir.

- Le pilote dit qu'un gros morceau de béton s'est détaché, mais qu'il reste coincé de travers. Il dit qu'il voit quelque chose de métallique derrière ! Ça brille dans la lueur des phares. Il demande des instructions.

- Qu'il fasse levier pour décrocher le bloc de béton ! dit Hussein à l'opérateur qui transmet aussitôt.

- Il demande : «Faire levier avec quoi ?»

- Avec le bras de la foreuse, imbécile ! cria le tyran en anglais.

- Avec le bras de la foreuse, traduisit l'opérateur radio.

- Les soldats voient mieux la machine, il y a moins de poussière. Le marteau piqueur fait bouger la plaque de ciment. Elle se casse ! elle tombe ! Un objet...

Les haut-parleurs diffusèrent plusieurs cris de surprise en même temps et l'officier s'interrompit. Une fusillade éclata soudain, faisant sursauter tout le monde. Un autre cri, de douleur celui-là, perça les oreilles, suivit d'un bruit de chute et de craquements. L'opérateur radio se retourna : «le talky du pilote ne fonctionne plus». Saddam Hussein se précipita hors du camion en criant un ordre. Mr Pledge se leva :

- Non, attendez ! Il n'y a aucune raison...

Les officiers l'attrapèrent par la manche et lui demandèrent de ne pas sortir. L'anglais entendit plusieurs détonations sourdes. Il vit les reflets blancs d'une lueur intense.

Lorsque la fournaise se fut éteinte d'elle même, personne ne se proposa pour descendre. Le tyran désigna trois hommes. Mr Pledge lui dit qu'il irait avec eux et demanda qu'on descende une malle à l'aide de la grue. Il demanda à un officier une combinaison ignifuge pour se protéger des fumées et des braises, ainsi que des torches puissantes.

Il progressait péniblement dans les décombres fumants. La chaleur des braises traversait les semelles d'amiante de ses bottes, et il ne pouvait rester immobile plus de deux secondes au même endroit. Trois soldats le suivaient avec la même démarche curieuse et dansante. Deux d'entre eux portaient la malle et le dernier des pelles-bêches. Ils avaient évité les corps calcinés des militaires postés au fond du trou, et s'étaient dirigés immédiatement vers la foreuse. Atteinte par les flammes des grenades incendiaires, la machine avait brûlé ; son réservoir avait explosé, entraînant l'éboulement d'une partie du couloir. Les parties métalliques de la carcasse de l'engin rougeoyaient encore.

Aidé de la lampe frontale accrochée à son casque de chantier, Mr Pledge examinait les structures encore debout qui renforçaient le couloir. Cela semblait résister. Il avança encore et reconnu le cadavre du conducteur. L'homme avait dû sauter de la foreuse dans un accès de panique. Lorsque le béton avait cédé. Effrayant du même coup les soldats armés, il s'était fait fusiller par les siens. A demi calciné, son corps montrait les déchirures typiques de nombreuses balles.

Mr Pledge repéra la pointe du marteau piqueur plantée dans le mur de ciment. Il tendit le bras vers une pelle et se mit à déblayer la terre et le sable noircis par le feu. Il dégagea rapidement les restes de la malle dans laquelle se trouvait Arès. Elle était fendue, quelques soudures ayant lâché. Le bloc de résine avait mal résisté à la régénération de l'immortel, mais la chaleur l'avait liquéfié en surface, puis elle s'était solidifiée à nouveau. Mr Pledge fit sauter le couvercle à l'aide de sa pelle-bêche en levier. Il ne vit rien, dans la résine translucide, qu'une forme indistincte.

Il appela deux hommes qui l'aidèrent, après quelques hésitations, à extraire le bloc de plastique des restes de l'ancienne caisse métallique. Le troisième soldat approcha la nouvelle malle, et à trois, ils parvinrent à y transférer le bloc. Mr Pledge ferma le couvercle. Par signes, il ordonna de faire demi-tour. Pendant que les soldats accrochaient le câble de la grue à la malle, l'anglais grimpa à la surface par l'échelle et rejoignit le tyran.

Ils allèrent au camion radio, puis revinrent superviser le repêchage de la malle. Mr Pledge l'ouvrit de nouveau pour y jeter un coup d'oeil. Saddam Hussein n'apprécia pas son geste. Ils n'attendirent pas longtemps. Un hélicoptère surgit brusquement de derrière les dunes sans qu'on l'ait entendu venir. Il se posa sans douceur dans une tempête de sable à dix mètres de la mine. Deux hommes en descendirent pour charger la malle. Mr Pledge salua les officiers de Saddam Hussein, puis le tyran mais un peu froidement. Il grimpa enfin dans l'habitacle.

L'hélicoptère rugit, bondit par-dessus la dune, et disparut par où il était venu.



Roma s'était jouée d'elle presque un mois durant, bien qu'elle l'ait traquée jour et nuit.

Mais la déesse sentait que la course poursuite touchait à sa fin. La mortelle l'attendait ici ! La nuit était claire malgré les nuages qui masquaient souvent la lune basse. La ferme abandonnée était complètement isolée et envahie de ronces et de mauvaises herbes. Le toit de la maison principale s'était effondré, comme ceux de la grange, des étables et des autres dépendances. Cynthia frémissait d'excitation et d'impatience malgré son nez tuméfié. Enfin la rencontre, le face à face. Mieux : elle voulait un corps à corps !

Cynthia reconnaissait maintenant la valeur de Roma et cela ne faisait qu'ajouter à sa hargne. Elle enrageait, mais la chasse n'en avait été que plus enivrante. Roma, simple mortelle, les avait complètement manipulées, elle avait magistralement tendu quelques pièges osés, et tous s'étaient refermés avec une efficacité foudroyante. Cynthia réalisait combien elle avait sous-estimé sa compagne dans le passé ; il avait fallu qu'elles se dressent l'une contre l'autre pour qu'elle l'apprécie à sa juste valeur. «Que ferais-je d'une telle guerrière dans mon camp», pensait Cynthia, «cette perle, si

rare, je la veux en face de moi ! Je veux la vaincre !» Au fur et à mesure que la course gagnait en sauvagerie et en cruauté, une étrange complicité s'était établie entre les deux femmes. Par des faits ou de simples signes, elles avaient reconnu, chacune de son côté, les clins d'oeil de l'autre. Et cette chasse mortelle, cette haine jurée était devenue un horrible jeu malsain qui les captivaient toutes les deux.

Trois jours après la fuite de Roma, la déesse et ses compagnes avaient retrouvé l'adolescent qu'elle avait enlevé. Il était indemne bien que Roma l'eût manifestement violé. Écumant littéralement de rage et le geste tremblant, Cynthia avait égorgé le garçon qui ne parût pas réaliser ce qu'il lui arrivait.

Avant de reprendre leur course, Maja avait caché le cadavre dans les rochers. Pendant ces quelques minutes, la déesse avait pris conscience, amèrement déçue, qu'elle n'avait cette fois-ci éprouvé aucun plaisir à tuer l'enfant. Elle comprit alors que c'était là le premier cadeau de Roma ; une victime qui avait déjà tout subi, insensible à toute peur, un gibier devenu indifférent à son propre sort. Roma l'avait "dégusté" seule et lui avait abandonné les restes comme on en jette aux chiens affamés. Et elle, naïve imbécile, elle s'était précipitée...

Cynthia, honteuse, tremblante et dégoûtée, avait perdu son sang froid, engueulé Maja et lui avait reproché de perdre du temps avec «ce même». L'autre avait protesté :

- La région est fréquentée ; tu as vu tous ces chemins qui traversent la forêt ?

- M'en fous. Ferme-la !

Lisbeth avait adressé, dans le dos de la déesse, un regard réconfortant à Maja qui était restée figée sur son rocher. Rietta s'était contenté de hausser les épaules pour elle-même, tout en vérifiant le chargeur de sa mitraillette. La voyant trafiquer son arme, Cynthia s'était mise sur ses gardes, mû par un réflexe ou par une intuition subite :

- Le gosse... un piège !

Derrière ces mots, un vilain silence immobile s'était éternisé. Puis la déesse avait tout à coup bondi derrière les rochers pile au moment où une balle, une seule, avait arraché le visage de Maria. Le tronc décapité était encore debout que Cynthia, ne pouvant réprimer un hurlement sauvage, s'était mise à courir entre les blocs de pierres, pliée en deux. Elle avait essayé de contourner Roma pour la coincer, mais en vain. Elle avait retrouvé exactement l'endroit d'où elle avait tiré cette balle unique, comme un projectile moqueur. L'herbe écrasée dénonçait une longue attente. Roma n'avait pas hésité à perdre toute son avance pour la narguer.

Elle aurait pu se contenter de blesser une de ses ex-compagnes pour les retarder ou les immobiliser. Mais elle comprenait bien que Cynthia n'hésiterait pas à abandonner une handicapée, quitte à l'achever de sang-froid, pour ne pas la perdre, elle.

Rietta, Lisbeth, Maja et Cynthia avaient repris la course aussitôt le nouveau cadavre balancé par-dessus celui du garçon et grossièrement dissimulé sous des plaques de mousses humides arrachées aux pierres. La piste de Roma, d'abord camouflée puis seulement discrète, était devenue de plus en plus claire. Volontairement. Branches cassées, touffes d'herbe foulées, flaques d'eau troublées et traces de pas dans la terre meuble composaient un véritable jeu de piste vexant.

Roma avait rejoint une petite route très sinueuse qui contournait les pentes de hautes collines uniformément boisées. Sur le bas-côté, les traces de ses semelles dévoilaient un pas de course soutenu plusieurs kilomètres durant.

Puis soudain, les pas s'étaient interrompus. Des traces de boue étaient imprimées sur l'asphalte par des pneus épais qui avaient mordu à cet endroit le fossé. Un véhicule s'était arrêté puis était reparti.

- Elle a fait du stop, dit Maja.

Cynthia ne desserrait pas les mâchoires.

- Du stop, avec son arme ? douta Rietta.

Un instant découragées, les jeunes femmes avaient ensuite remarqué d'autres traces dans les fourrés. Elles les avaient suivies prudemment et étaient tombées sur le corps d'un homme d'âge mûr, inconscient, le pantalon aux chevilles. C'était probablement un paysan qui s'était arrêté sur des signes de Roma. Elle l'avait entraîné jusque là et se l'était "payé", sans doute avec son accord - grimaces dégoûtées des quatre femmes - puis l'avait gentiment estourbi pour lui subtiliser le véhicule. Elles ne s'attardèrent pas auprès du bonhomme à moitié nu.

- Quelle horreur !

- Qu'il est moche !

- C'est obscène...

Elles le laissèrent à ses rêves ou à ses maux de tête, et prirent la direction indiquée par les traces de pneus.

Elles avaient à peine décidé d'arrêter le premier véhicule qui se présenterait qu'un bruit de moteur les avait obligées à improviser un scénario quelconque. Cynthia avait ordonné à Rietta de rester sur le bord de la chaussée et lui avait confectionné un décolleté en arrachant les premiers boutons de la chemise. Puis, elle lui avait pris son arme et s'était ensuite postée avec les autres dans les fourrés, de l'autre côté de la route.

La voiture approchait ; c'était un petit camion de fermier, une camionnette à plateau, probablement similaire à celle du paysan détrossé.

- Pourvu qu'il n'émerge pas maintenant, celui-là, avait murmuré Lisbeth.

- Chut !

Rietta, sur la route, s'était mise à faire des signes curieux.

- Elle déconne, ou quoi ? avait sifflé la déesse.

- Le type, merde, il se réveille !
- Une seconde d'hésitation, puis :
- Je le tire ?
- Non, on n'a pas de silencieux... Ah, chiottes ! s'emportait Cynthia.
- Au couteau ?
- Trop loin !

Le camion n'avait pas ralenti. Peut-être que la scène n'inspirait pas confiance au conducteur ; un homme émergeant du fossé en tenant son pantalon d'une main et sa tête de l'autre, plus une fille débraillée au milieu de la route... Cynthia n'avait pas su quoi faire.

Le type avait regardé bêtement Rietta, puis découvert les trois autres femmes en fronçant grossièrement les sourcils. Enfin, il avait tourné la tête vers le camion qui roulait à plein régime. Au dernier instant, Cynthia l'avait entendu s'exclamer «Mon camion !» Rietta avait eu un mouvement de recul, et un coup de feu avait couvert le bruit du moteur. La fille s'écroula sur le paysan et la camionnette passa en trombe.

Lorsque la déesse fut sur la route, le véhicule avait disparu derrière le tournant.

- Chienne ! Salope ! Pute !

Au paroxysme de la colère et tout en hurlant, la déesse avait décoché un grand coup de pied au menton du fermier qui se relevait encore une fois. L'homme était retombé dans le fossé. Elle avait continué de le rosser ainsi à coup de bottes au visage, jusqu'à ce que son crâne ne soit plus qu'un amas confus de chairs. Elle frappait encore bien après qu'il fut mort.

Les quinze jours suivants, il ne s'était strictement rien passé. Roma avait abandonné le camion volé au bout de quelques kilomètres seulement, et le jeu de piste avait recommencé. Elle avait élimé leur moral par un savant manège : avec des faux pièges subtils, de grossiers détours éreintant, des pauses et des demi-tours qui montraient que Roma avait prit le temps de les observer, et souvent de très près, et encore d'inévitables fausses pistes, comme pour la forme. Le gibier s'était amusé des chasseurs, les promenaient dans la forêt, grimpaient quelques sommets, descendait dans les vallées et s'approchait des villages et des fermes.

Roma n'avait apparemment tendu aucun piège véritable, à moins que les trois femmes y aient échappé sans le savoir. La mort de Rietta et Maria avait suffisamment échaudé la déesse et ses compagnes de telle sorte qu'elles progressaient avec beaucoup de prudence. La tension mettait les nerfs des deux mortelles à rude épreuve parce qu'elles savaient qu'elles seraient les prochaines victimes. Elles étaient des figurantes, comme dans un film à suspense. De la chair à canon ; L'action se déroulait entre les personnages principaux, Cynthia et Roma.

Et la camarade Sélène ne décollerait pas, ce qui n'arrangeait rien. Mais la déesse ne souffrait pas pour les mêmes raisons que Lisbeth et Maja ; à chaque fois qu'elle descendait rôder aux alentours de villages ou de fermes isolées, Roma offrait à la déesse la scène refroidie de ses accouplements révoltants.

Le premier avait été un cultivateur, retrouvé à moitié enfoui dans le sillon des roues de son tracteur. Après leurs ébats, Roma l'avait poursuivi avec l'engin sans même lui laisser le temps de se rhabiller. Elle l'avait d'abord essoufflé quelques minutes avant de l'écrabouiller consciencieusement sous les crampons énormes de la machine.

Deux jours plus tard, elles avaient découvert trois bûcherons attachés en travers de la souche d'un arbre mort. Roma les avait violés l'un après l'autre tout en les étranglant des ses mains nues. Elle les avait abandonnés ainsi, la braguette ouverte et le sexe sorti, la langue gonflée et tirée dans une grimace affreuse.

Une autre fois, ç'avait été le cadavre d'un homme qu'elle avait contraint de violer sa fille à peine en âge de parler. Et ainsi de suite, chaque jour apportait son spectacle plus infâme que le précédent. Cynthia et les autres, pourtant habituées à ce genre d'activités, sentaient l'écoeurement les submerger. Hors l'excitation du moment, il ne restait que l'horreur des supplices et de la mort. Même les traces d'accouplements devenaient secondaires aux yeux de ces homosexuelles acharnées. Sauf, peut-être pour la déesse.

Le onzième jour, Maja avait disparu. Cynthia avait cru un moment qu'elle avait fui. Mais pour aller où ? Et sans Lisbeth ? Les deux femmes avaient repris la poursuite pour découvrir aussitôt deux traces de pas. Celles de Maja et de Roma ! Deux heures plus tard, elles étaient tombées sur le corps immobile de leur compagne, complètement nue, bras et jambes liés dans le dos, sous le cadavre d'un homme que Roma avait invité à la déflorer. Elle avait ensuite égorgé le type et s'était éclipsée. Le sang de la victime écroulée sur Maja poissait encore sur la poitrine éclaboussée de la fille.

- Elle m'a embrassé... embrassé avant de se tirer... Avec lui dedans... et son sang qui giclait sur moi...

Maja répétait ces mots découpus en roulant des yeux exorbités.

- Elle a disjoncté, avait lancé froidement Cynthia pendant que Lisbeth se précipitait pour débarrasser son amie du cadavre.

Elle avait poussé l'homme du pied puis saisi Maja par les épaules. Elle l'avait soulevé pour l'asseoir. Mais la fille était restée sans réactions, stupide. Cynthia s'était penché et lui avait soulevé le menton. Un liquide douteux avait suinté de ses lèvres.

- Du foutre ! s'était exclamé la déesse.

Elle s'était vivement redressée.

- Pousse-toi ! Lâche-la, je te dis !

Elle avait bousculé Lisbeth et Maja s'était effondrée de nouveau sur le dos. La déesse avait ôté la sécurité de son arme et tiré une longue rafale dans le ventre de Maja.

Plusieurs jours s'étaient encore écoulés dans une atmosphère sordide et extrêmement tendue. Le jeu était soigneusement orchestré par Roma, et Cynthia s'entêtait. Elle ne voulait surtout pas abandonner. Elle savait que le périple durerait tant que Lisbeth ne serait pas tuée. Elle avait attendu presque impatiemment le prochain traquenard de son adversaire, tout en le redoutant. Elle devrait à ce moment là réfléchir et agir très vite, pour tomber volontairement dans l'embuscade, pour que le projet de Roma s'accomplisse, mais en lui supprimant tout le plaisir de l'avoir orchestré.

La piste les menait vers une contrée plus escarpée, mais toujours aussi boisée. Elle suivait tantôt des chemins, tantôt coupait dans les bois ou longeait des ruisseaux ou de petites rivières encaissées. Roma choisissait volontairement des lieux sans visibilité aucune, propices aux guet-apens. Elle pouvait ainsi réduire la distance qui la séparait de ses martyrs et les épier à loisir.

Depuis le viol et la mort de Maja, le moral de Lisbeth était descendu au plus bas. Les deux femmes ne s'étaient plus adressé le moindre mot. Cynthia avait observé le comportement de sa compagne sans lui porter aucune aide. La mortelle sursautait à la moindre alerte et ses réactions n'étaient plus adaptées aux situations. C'était un poids encombrant en même temps qu'un appât. Lisbeth était à point. Qu'attendait Roma ? La fille allait bientôt craquer, et quand elle serait devenue folle, où serait le plaisir de la piéger ?

Comme s'il répondait à ses pensées, un coup de feu avait éclaté tout près sur la droite. Lisbeth s'était mise à hurler en tombant à genoux. Sa mitraillette avait sauté de ses mains, brisée par l'impact de la balle. Cynthia s'était déjà précipitée dans les ronces à la poursuite de Roma. Elle n'avait pu la repérer, bien sûr, et était vite revenue vers Lisbeth, craignant un autre piège. Mais celle-ci, toujours à genoux, pleurait en roulant des yeux affolés. Cynthia l'avait d'abord giflé, puis lui avait adressé quelques mots un peu durs pour qu'elle renoue avec la réalité. Elle l'avait enfin serré dans ses bras. Lorsque Lisbeth eût récupéré ses esprits, elle avait repris la marche en poussant la mortelle devant elle.

Roma avait pris un peu d'avance. Elle avait longé un ruisseau vers l'aval sur environ cinq kilomètres. A l'endroit où un deuxième cours d'eau s'était joint au premier, elle avait grimpé le petit surplomb qui se faisait sur la rive gauche. Elle avait ensuite continué d'accompagner le courant au bord de la falaise qui grandissait. Au bout de quelques heures de marche vers la vallée, le cours d'eau s'était transformé en un torrent qui ruait au fond d'une gorge étroite.

Après un coude, La déesse avait vu un pont de bois qui passait sur l'autre rive. Elle s'était accroupie pour étudier les lieux. «Le piège idéal...» Un coup d'oeil à Lisbeth lui avait confirmé que la fille n'avait pas recouvré tous ses moyens. Elles avaient encore progressé, très lentement, le long de la falaise, puis, à trente mètres du pont, s'étaient enfoncées sous les arbres. Aucune trace de Roma dans le sous bois ; la mortelle avait donc traversé la gorge. Elle se cachait en face, sous les frondaisons.

Cynthia s'était approchée à couvert jusqu'au bord de la falaise. Elle avait distingué les traces des semelles de Roma sur le pont, mais celles-ci semblaient s'interrompre avant le milieu. Peut-être avait-elle fait demi-tour ? Il aurait fallu qu'elle s'approche de l'édifice pour s'en assurer. Cynthia hésitait toujours quand elle remarqua une trace claire sur le bois sombre de la rambarde du pont. Des frottements avaient usé la surface tendre de la base du premier montant. Elle s'était encore approchée et avait distingué d'autres traces identiques sur le rebord du pont. Une corde avait ripé sur le morceau de bois comme autour d'un axe. «Elle est descendue... à moins qu'elle n'ait fait semblant, et se soit postée en face pour nous coincer. Elle sait que j'ai une corde, moi aussi !» La déesse avait observé attentivement le pont puis le couvert des arbres de l'autre côté.

Après un moment, elle avait rejoint Lisbeth ; ne pouvant deviner le plan de Roma avec certitude, elle avait décidé de la surprendre de toute façon. Elle avait tendu la corde à sa compagne.

- Elle est descendue par ici. Tu prendras le même chemin pendant que je te couvre.

Lisbeth avait hésité :

- Mais, comment...

- Dédoupe la corde autour de la rambarde. Je passerai après toi, puis je tirerai la corde pour la récupérer.

La déesse s'était approchée tout au bord du pont. Elle avait fait mine d'étudier la falaise et le précipice. Puis elle avait fait glisser doucement son arme de son épaule à sa main, et avait soudain bondi et traversé l'édifice en courant à grandes enjambées. Pas de réaction de Roma ; elle avait sans doute été prise au dépourvu. Arrivée de l'autre côté, Cynthia s'était postée et avait adressé un signe à Lisbeth qui ne réalisait pas ce qui se machinait. La déesse murmura :

- Pauvre fille ! Comment veux-tu que je te protège depuis ce côté-ci ?

La fille s'était avancée et avait jeté la moitié de la corde dans le vide. Elle avait passé l'autre moitié entre deux montants et s'était penchée en arrière au-dessus du vide. Autour, tout restait calme. Lisbeth commença à descendre. Elle se trouvait à cinq mètres sous le pont, les pieds contre la falaise, lorsque la mitraillette de Roma avait tiré depuis la rive où se trouvait Cynthia. Lisbeth s'était figée instantanément et avait hurlé. Les balles attaquaient la rambarde du pont. Elles mordaient le montant pour le faire céder petit à petit. Cynthia n'avait pas pu tirer sur Roma à cause des arbres, elle n'avait même pas pu repérer précisément la source des coups de feu. Elle avait estimé la distance entre elle et son adversaire à quarante mètres à peu près. Alors, froidement, pour ne pas laisser à Roma le plaisir de la tuer, la déesse avait tiré sur Lisbeth. La balle lui avait brisé le dos et la fille était tombée dans le torrent.

Sans perdre une seconde, Cynthia avait couru vers Roma. La déesse avait pensé que la mortelle fuirait ; Grave erreur ! Avant même de retrouver le lieu d'où Roma avait tiré, la déesse reçut un violent coup de crosse en plein visage.

Elle roula au sol. Roma lui donna un terrible coup de pied au bras qui lui fit lâcher sa mitraillette. A demie assommée, elle vit encore son adversaire jeter l'arme dans le précipice et lui adresser un baiser et un sourire avant de s'éloigner au pas de course.

La déesse sentait que la course poursuite touchait à sa fin. Roma l'attendait ici !

Il ne lui restait que son couteau et l'autre possédait une arme à feu, mais elle était immortelle et Roma ne l'était pas. Cynthia attendit qu'un nuage efface la lune, puis quitta l'abri des arbres et courut jusqu'au mur de la maison. Elle plongea dans les ronces et se mit à ramper. Elle passa le coin du mur et s'approcha lentement de la porte défoncée.

- Roma !

Silence.

- Je sais que tu es là, Roma !

Toujours le silence.

- Jette tes armes... On se bat à mains nues.

- OK ! Balance ton couteau devant la porte. Que je le vois ! cria Roma de l'intérieur.

Roma vit l'éclat de la lame qui tombait dans l'herbe à une dizaine de mètres devant l'embrasure de la porte. Elle prit un à un les chargeurs de ses poches et les jeta à l'extérieur. Puis elle ôta celui de sa mitraillette, qui prit le même chemin, et attendit.

- Ton couteau, aussi ! cria Cynthia.

- hé, pas folle, la mère !

Roma plia une jambe et tira son poignard de sa botte. Elle le saisit par la lame et le lança vivement au-dehors. La lame siffla et percuta celui de Cynthia.

- Bravo, ma fille ! ironisa la déesse.

- Je t'attends, Sissi...

Roma bondit dans la pièce mitoyenne et se plaqua contre le mur près de la porte. Elle entendit son adversaire s'engouffrer en plongeant dans la ferme. Elle saisit par le canon la mitraillette qu'elle avait conservée. Lorsque la déesse pénétra dans la pièce, elle lui en assena un furieux coup dans le ventre. Cynthia boula en râlant et Roma lui fondit dessus. D'un coup de pied dans les côtes, elle la fit rouler sur le dos. Mais la déesse, dans son mouvement, lui faucha les jambes et elle tomba sur le côté. Cynthia lui sauta sur la poitrine et la prit à la gorge. La mortelle agrippa la déesse par sa veste, la tira à elle, puis la poussa vers le haut et la fit basculer d'un grand coup de genou entre les jambes. Le vêtement déchiré lui resta dans les mains ; Cynthia s'était dégagée d'un mouvement des épaules et se relevait déjà. Roma se redressa d'une détente rapide et percuta de son crâne la déesse en plein visage. Elle plongea sur son adversaire et lui planta les doigts dans les yeux et le nez. Cynthia cria de douleur en remuant la tête et le pouce de Roma glissa dans sa bouche. La déesse mordit de toutes ses forces et broya les phalanges de son adversaire. Roma faillit perdre le contrôle ; elle se crispa en étouffant un cri et dégagea brusquement sa main blessée. Tout en essayant d'immobiliser Cynthia, elle lui attrapa le menton par en dessous et poussa de toutes ses forces. L'effort rapprocha son visage de la poitrine de la déesse. Soudain, elle ouvrit la bouche, mordit sauvagement un mamelon et tira en arrière. Le hurlement strident que poussa la déesse lui déchira les oreilles. Roma cracha le morceau de chair sanguinolent. D'un coup de hanches, Cynthia la déséquilibra et se dégagea.

Les deux femmes se retrouvèrent debout face à face. Elles tournèrent un instant dans la pièce, se dévisageant avec un rictus horrible comme deux bêtes enragées. La déesse se pencha brusquement et ramassa une pierre qu'elle lança de toutes ses forces. Roma n'eut pas le temps d'esquiver et reçut le projectile en plein dans l'oeil. Elle tomba à genoux et sentit les humeurs de son oeil crevé couler sur son visage. Puis la douleur la foudroya.

Cynthia, que son nez, son ventre et son sein tous à la fois faisaient souffrir horriblement, se dirigea vers Roma qui s'était évanouie. Elle se demandait comment elle allait l'achever lorsqu'un objet, tombant du toit éventré, explosa dans la pièce en répandant une épaisse fumée jaune. Elle toussa, attrapa à tâtons sa veste qui traînait par terre, se la colla sur le visage et courut sans réfléchir vers la porte. Les yeux brûlants, aveuglée par les larmes et la fumée, elle se cogna violemment au coin du mur, roula dans la pièce voisine, et se releva pour foncer vers l'extérieur.

A l'instant où elle passait la porte, une volée de balles dans le ventre la foudroya net. Elle tomba en arrière mais ne perdit pas conscience.

Elle ne sentait plus son corps. Elle vit un homme de grande taille s'avancer dans l'embrasure de la porte. Il portait un masque à gaz sur le visage et une grosse arme automatique à la main. Elle essaya de bouger mais ne put faire aucun mouvement. Elle pensa avec un détachement curieux que les balles avaient du lui broyer la colonne vertébrale. «Je suis paralysée ; je n'ai pas mal... Il va vouloir m'achever, mais je renaîtrais, de toute façon».

Zeus se pencha sur la déesse blessée et vit qu'elle était encore consciente. Il changea lentement le chargeur vide de son arme, visa posément le front de sa victime et tira. Il visa de même le cou et le coeur, puis tous les organes vitaux qui avaient pu échapper à la première salve, et déchargea complètement son arme.

Athéna pénétra à son tour dans la ferme, et se dirigea vers la pièce enfumée. Elle repéra tout de suite, à travers le masque, la mortelle qui gisait sur le sol. Elle posa sa main sur la poitrine de Roma et cru sentir un faible mouvement de respiration. Ni ses blessures ni la bombe lacrymogène ne l'avaient apparemment tué. Athéna pointa le canon de son revolver sur l'orbite vide de la jeune femme et appuya sur la détente.



C'était la prison idéale.

Les médias du monde entier en avaient fait un lieu damné pour longtemps, et à raison ! On avait exhibé les victimes de l'accident sur tous les petits écrans. Des documentaires avaient parlé des travaux de consolidation et d'isolement de la centrale. Les dieux avaient saisi l'occasion pour phagocytter le projet : ils avaient choisi la centrale nucléaire de Tchernobyl pour y ensevelir les leurs.

Poséidon et Arès y étaient déjà. Ils mourraient lentement ; leur immortalité se "dissolvait" en même temps que leur structure atomique. L'énergie nucléaire était plus forte que les dieux.

Mr Pledge attendait l'arrivée de Zeus et d'Athéna. L'hélicoptère s'était annoncé il y a cinq minutes par radio et on entendait déjà son moteur au fond du ciel nocturne. A la demande de Mr Pledge, les trois hommes de garde pénétrèrent dans la salle de contrôle pour préparer l'ouverture des sas de la centrale. Puis l'hélicoptère arriva. Il survola les lieux deux fois avant de se poser ; la méfiance, toujours.

Dans le vacarme des pales, l'anglais essaya de distinguer les passagers. Un homme, Zeus probablement, pilotait l'engin. L'estomac de Mr Pledge se serra ; après deux mille cinq cents ans, il rencontrait le dieu du ciel d'orage pour la première fois. Athéna lui adressa un geste par le hublot arrière. Elle lui fit signe d'approcher, pour l'aider, sans doute, à transporter le corps d'Artémis. Mr Pledge fit coulisser la porte de l'appareil et grimpa. Il salua la déesse aux yeux pers puis se tourna vers Zeus. Le dieu souriait.

Ils s'admirèrent un instant, reconnaissant chacun la valeur de l'autre, mais un instant seulement. Le dieu à l'égide braquait une curieuse petite arme.

- Bonjour, Titanide !

L'arme fit un petit "plop" et dégagea un peu de vapeur. Mr Pledge sentit une brûlure dans le cou. Il remarqua qu'Athéna l'observait sans marquer de surprise, mais l'instant d'après ses yeux se mirent à voir n'importe quoi. «C'est idiot» pensa-t-il. Les lumières s'estompèrent et soudain, le noir.

Zeus dit :

- Allez, hop ! Dans le Tartare.

*Paris, octobre 92.*

*M. Alexis. M*